This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

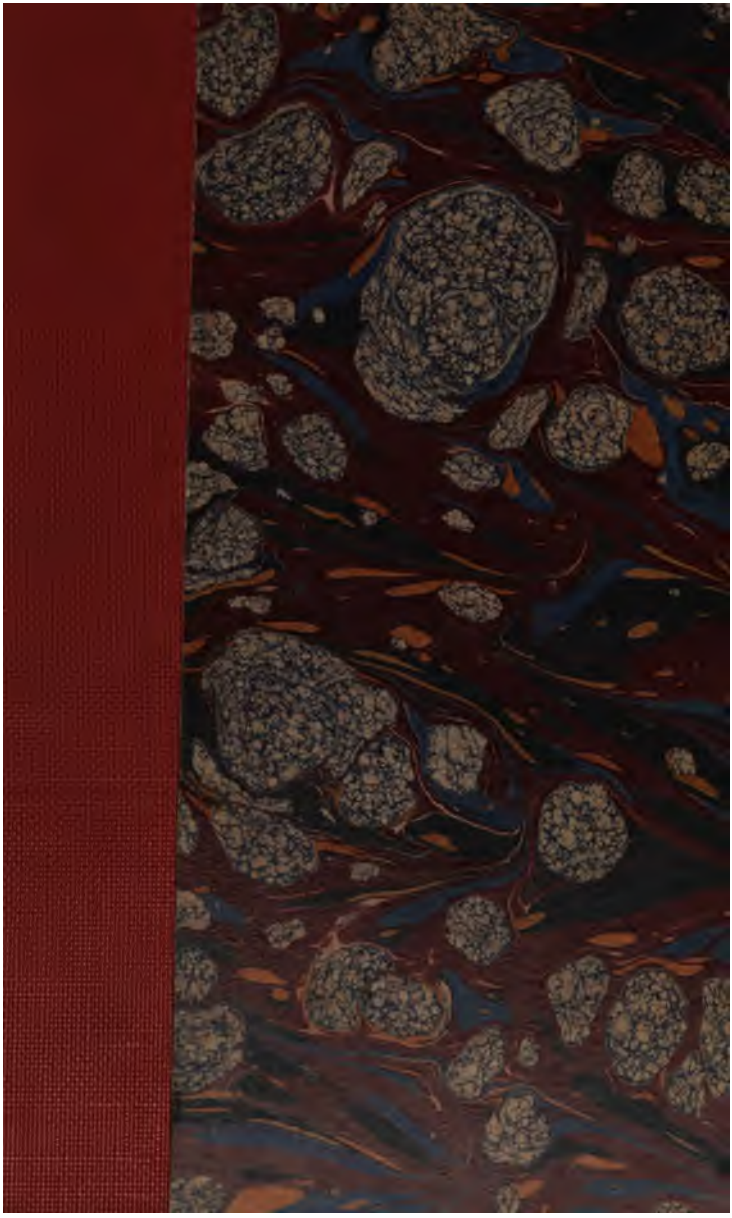
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

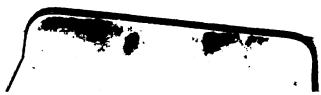
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



VET. Fr. II A. 78.



Pri. J. B.F.C. [illegible]
au bas de [illegible]
le [illegible]
[illegible]
l'abbé de La Porte
(1715-1779)

ANACREON VENGÉ,

OU

LETTRES

Au ſujet de la nouvelle Traduction d'*Anacréon* annoncée dans l'*Année littéraire*.

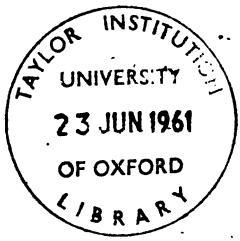
Mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit : j'interroge le ſentiment.
NINON L'ENCLOS. Lettre XXVII.

A CRITICOPOLIS,
Chez PIERRE L'OBSERVATEUR.

M. DCC. LV.

Continuò ferro culpam compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.

Virg. Georg. Lib. III.



PRÉFACE.

J'AI toujours déteſté ce qui s'appelle *Préface*. Je n'en ai gueres lû, ſans avoir regretté le tems que j'y ai employé. L'Ouvrage doit tout dire; & le Lecteur ſe défie d'un diſcours, où un Auteur, plus rempli de vanité que de jugement, cherche à le ſéduire. C'eſt cette vanité, qui le plus ſouvent donne lieu à une *Introduction* inutile, à un *Avant-propos* purement *verbeux*, à un *Diſcours Préliminaire*, où l'Auteur donne ouvertement à con-

noître, qu'il n'a pas trop bonne opinion de la ſagacité de ſon Lecteur. Mais ſi Monſieur l'Auteur daignoit s'expliquer d'une maniere claire & préciſe, de bonne foi auroit-il beſoin de toutes ces précautions ? Quant aux *Préfaces*, on peut les regarder aujourd'hui comme le *Cabinet de Toilette* des Auteurs. Là M. l'Abbé donne pour l'ordinaire, une *chûte* plus galante à ſon rabat ; le Militaire, plus de graces à ſes plumes ; l'Homme de robe, une plus longue queue à la ſienne ; le Financier, plus de poids à ſon habit, à ſes bijoux ; l'Auteur de profeſſion, moins de naturel à ſes idées ; le petit-

Maître, plus de *séduisance* à toute sa petite personne. Là, la femme Auteur force ses couleurs naturelles ; c'est là que brille de mille charmes ramassés, la M*** L***; c'est là qu'elle se donne à elle-même son chocolat. Quel chocolat, Grands Dieux ! la Vanille y domine à un point insupportable ; le Sucre y est en si grande profusion, que pour le peu que l'on en goûte, il vous prend des maux de cœur à mourir. Le moyen d'y résister ! Il est étonnant que notre Moderne *Aristarque* n'en ait pas senti toute la fadeur : (*a*) il se plaint seulement du trop grand

(*a*) *Année litt.* 1755. T. V. p. 41.

jour que la M** L* a fait prendre à ſes vers; mais il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. A-t-il oublié qu'il eſt aſſez grand dans la Littérature françoiſe, pour que ſes louanges faſſent tourner la tête, même au Dieu qui regne ſur l'*Hélicon?* Il nous apprend qu'il n'y ſera plus attrapé. Quoi! ſes vers ſeroient-ils de la nature des meilleurs vins de Champagne & de Bourgogne, qui ne peuvent pas paſſer une nuit à l'air, ſans prendre un goût d'évent, qui les rend déteſtables? La Modeſtie, cette qualité *ridicule*, (*a*) comme il le dit lui-même à l'occaſion des

(*a*) *Année litt.* T. III. p. 63.

ſentimens perſonnels à l'Auteur d'*Hudibras*, convient-elle au *Rhadamante littéraire*, à un Juge de (*a*) *Morts & de Mourans, qui giſſent dans la pouſſiere* de ſon cabinet, en attendant *leur ſentence?* O trois & quatre fois heureux celui qui a pû créer pour ſoi une *Charge* auſſi belle, ou, qui a une aſſez bonne conſtitution, pour reſiſter à l'odeur que doit exhaler ce cabinet ſi galamment meublé! O Génies Créateurs! ô Songes agréables! que ne venez-vous par vos preſtiges, rendre mon imagination brillante, afin que je puiſſe préſenter ici à mon Lecteur quelques traits auſſi fail-

(*a*) *Année litt.* T. IV. p. 27.

lans ; car il en faut dans une *Préface*, dût-on donner l'estrapade au Bon-sens, comme le font la plûpart des Auteurs de nos jours, grace au goût de M. F. qu'on ne peut trop imiter.

Là, des pieds & des mains, on les voit faire rage,
Pour soutenir un insipide ouvrage ;
Et ne fussent-ils que Maçons,
Ils en sortent masqués en petits Apollons.

Ils trouvent des rapports merveilleux entre ce Dieu, la Truelle & eux-mêmes ; un léger passeport leur arrive, ils prennent d'abord l'air important : & pleins d'une audace, moitié sérieuse,

moitié burleſque, ils entrent fiérement, *leur corps de reſerve en poche*, dans les Regions délicieuſes de la *République des Lettres*. Comme ils ont la vue courte, ils croyent, du premier ſaut, avoir laiſſé bien loin derriere eux les *bornes* fatales & les *Artichaux* cruels, qui en défendent l'entrée. Effets à jamais mémorables de la *Critique de ce tems!* Pour moi qui ne la crois pas des plus ſaine, duſſé-je être accuſée de braver le préjugé, je ne dirai rien de mon Livre, ſi tant eſt que c'en ſoit un; le Lecteur ſçait par mon *Frontiſpice*, que je parle d'*Anacréon*. Si ce nom peut chatoüiller ſon goût, je

lui conſeille de me lire ; mais s'il ne connoît pas les délicateſſes du Poëte des Plaiſirs, de l'Amour & des Graces, il peut s'en tenir à mon Titre, ſans aller plus loin ; autrement il courroit riſque de ſe trouver en pays perdu.

ANACREON VENGE'.

LETTRE PREMIERE

De Madame *****

A Monſieur P. D. M.

VOus ne pouvez, Monſieur, vous repréſenter aſſez *anacréontiquement* la ſatisfaction que j'ai reſſentie, en liſant dans les *Petites feuilles* (*a*) la lettre par laquelle vous annoncez à notre célébre *Ariſtarque*, que nous allons devoir à M. *Poinſinet*, Auteur des *Egléïdes*, une

(*a*) Voyez *Année litteraire* 1754. T. VI. pag. 277.

nouvelle traduction d'*Anacréon*, ce Poëte des Plaiſirs, de l'Amour & des Graces. Inutilement, je vous l'avouerai, avois-je cherché ce Poëte charmant dans les différentes traductions que vous citez dans votre lettre. Je ne pouvois donc imaginer ſurquoi pouvoit être fondée cette opinion ſi avantageuſe, qu'ont eu de ce galant Lyrique, les Sçavans de tous les ſiécles, lorſqu'enfin le hazard m'a fait découvrir celle de *Remi Belleau*, (*a*) Poëte contempo-

(*a*) *Remi Belleau* a le mérite particulier d'avoir le premier traduit *Anacréon* en vers françois. Nous l'apprenons de lui-même dans l'Epitre dédicatoire de ſa traduction, au *Seigneur* Jules Gaſſot, *Secrétaire du Roi*. » Il y a dix-huit ans, dit-il, qu'apporté d'I-» talie, *Anacréon* commença à prendre l'air » de la France : Moi, en ce même tems » eſſayant de rendre en notre langue la *naive-*» *té* & la *mignardiſe* des Grecs, pour coup » d'eſſai je fis choix de cet Auteur, qui ſer-» vit lors d'avant-coureur aux labeurs de » ma premiere jeuneſſe. Maintenant il re-» vient au monde, m'aſſurant qu'il ne ſçau-

tain de *Ronſard*, & que celui-ci honoroit du titre de *Peintre de la Nature*. Ce titre que tout Traducteur d'Anacréon devroit toujours avoir pour perſpective, & qu'aucun de ceux qui ſont entrés après lui dans la même carriere, n'a pû obtenir, j'oſerois preſque avancer ici que les talens de M. *Poinſinet* ſemblent le lui aſſurer.

Quoiqu'il en ſoit, la traduction de

» roit me reconnoître au poil que je porte.
» Moi-même ſi j'oſois, continue-t-il, le dé-
» ſavouërois pour une infinité de jeunes in-
» ventions mal-ſéantes à l'âge où je ſuis,
» ſans l'aſſurance que j'ai au ſain & entier
» jugement que vous avez en la lecture or-
» dinaire des mieux approuvés Auteurs Grecs
» & Latins & recherche de l'Antiquité. « Sa traduction a mérité les éloges de tous les ſçavans de ſon ſiécle. C'eſt en parlant de cette traduction que *Scevole de Sainte-Marthe* a dit :

Quam benè vinoſus ſuperaret vina canentem
Qui ſiccus illum ſic refert.

Remi Belleau mourut en 1577.

Belleau commença à me faire connoître le mérite du Poëte grec. Auſſi conſerve-t-elle encore mille beautés, (*a*)

(*a*) Je rapporterai ici quelques odes de la traduction de *Belleau*, priſes au hazard ; je me perſuade que le Lecteur judicieux m'en ſçaura gré. C'eſt rendre en quelque ſorte un nouvel hommage à ce premier Traducteur, que de ſe prêter à une lecture, qui d'ailleurs ne peut que faire encore beaucoup de plaiſir.

ODE II.

Que Nature a donné une particuliere force & vertu à chacun.

Nature a donné aux Taureaux
La corne, & le vol aux Oiſeaux ;
L'ongle au Cheval, & la viteſſe
Aux Liévres ; aux Poiſſons l'adreſſe
De nager ; aux Lions les dents,
Et aux Hommes d'être *vaillans*.
Or n'étant plus en ſa puiſſance
Donner aux Femmes la *vaillance*,
Que leur a-t-elle préſenté ?
Pour toutes armes la beauté :
La beauté *qui ſert à* la femme
Pour vaincre l'acier & la flamme.

malgré les révolutions, que notre lan-

ODE V.

La Rose.

La Rose à l'Amour sacrée,
Entremêlons dans le vin,
Rose à la feuille pourprée,
Belle, douce, propre, afin
D'en *former* une couronne,
Qui le front nous environne,
Pour gayement rire sans fin.
Rose, l'honneur des fleurettes,
Du Printems le cher souci,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum adouci
Du *fils* de la Cythérine,
Quand par la Troupe divine
Des Graces il danse aussi.
Sus donc, Bacchus, qu'on m'apprête
Un Tortis * fait de ta main,
Et le mets dessus ma tête,
Afin que de Roses plein,
Dessous ta treille je chante,
Tenant sur moi languissante
La pucelle au large sein.

* Couronne.

LOI. INST. OXFORD

gue a eſſuyées depuis près de deux ſiè-

ODE XI.

Excuſe de ſa vieilleſſe aux Dames.

Elles me diſent : tu es vieux,
ANACRÉON, pour le voir mieux,
Prens ce Miroir, & vois ta face,
Vois tes cheveux, qui de leur place
Sont tombés, reſtant ſeulement
Un front *chauve* totalement.
Or quant à moi, je ne ſçais pas
Si mes cheveux tombés à bas
Sont, ou non : mais je ſçais fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Retarder d'un point ſon plaiſir ;
Mais plutôt hâter le deſir,
Qu'il a d'y faire ſon effort,
D'autant qu'il eſt près de la mort.

ODE XXIII.

Que la Richeſſe ne peut rien contre la Mort.

Si l'or & la richeſſe
Retardoient la viteſſe,

cles. Mais l'Ode des ſouhaits de M. *Poinſinet*, m'a pleinement éclairée ſur

La viteſſe & le cours
De nos beaux jours,
Je l'aurois en réſerve,
Afin de rendre ſerve
La Mort, tirant à ſoi
L'argent de moi.
Mais las! puiſque la vie,
A tous vivans ravie,
Ne ſe peut retarder
Pour marchander:
Que me ſert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et ſanglots ennuyeux
Pouſſer aux cieux?
Avant que mort deſcendre
Là bas, je veux dépendre *
Et rire à table mis
De mes amis,
Tenant ma Cythérée,
Mollement enſerrée,
Avant le mien trépas,
Entre mes bras.

* Dépenſer.

la juſtice dûe non-ſeulement à l'original, mais encore à ſon nouveau Tra-

ODE XXIV.

De vivre gayement.

Je ſuis né pour prendre fin ;
Et pour faire le chemin
De ce trop ſoudain voyage ;
Je connois combien j'ai d'âge ;
Mais las ! je ne puis ſçavoir
Les ans que je dois avoir.
Loin de moi fuyez, triſteſſe,
Fuyez ennuis & détreſſe ;
Loin de moi fuyez vous tous,
Je n'ai que faire *de* vous.
Pendant que vif je *reſpire*,
Je veux danſer, je veux rire,
Et prendre pour Compagnon
Le bon Bacchus, mon mignon.

ODE XXV.

Du plaiſir qu'il a de boire.

Quand je bois la taſſe pleine,
Tout travail & toute peine,

ducteur. Vous vous perſuaderez aiſément, ſur ce que je viens de dire, de toute mon ignorance, en fait de

Et tous chagrineux dépits,
En moi dorment aſſoupis.
Qu'ai-je affaire de me plaindre,
Puiſque mort me doit étreindre,
Et en dépit de mon veüil,
Me coucher en un cercüeil?
Faut-il que je me ſoucie?
Faut-il que j'erre en ma vie?
Non, non, je boirai d'autant.
Compagnons, or ſus, avant:
Puiſqu'en bûvant taſſe pleine,
Tout travail & toute peine,
Et tous chagrineux dépits
En moi dorment aſſoupis.

J'aurois pû pouſſer plus loin ce petit Recueil; mais je n'ai eu pour but que de faire remarquer le génie vraiment *anacréontique* qui regne dans cette premiere traduction, digne de tous les éloges qu'on lui a donné. On y reconnoîtra toujours l'empreinte de l'original. Quel naturel! quelle force! Quelle énergie! quelle gayeté! quelle liberté!

grec : mais c'eſt préciſément cette ignorance qui fait naître l'intérêt que je prends aux ſuccès du nouvel *Anacréon*. Une femme, ignorer le grec ? cela n'intereſſe point ſon amour propre. La connoiſſance de cette Langue eſt-elle de ſon reſſort ? De quel air voudriez-vous, dites-moi, qu'une femme grecque ſe préſentât dans le monde ? Notre partage eſt fait : nous ne pouvons que nous attacher à en connoître tout le prix. Je vous renvoye ſur cela à l'Ode II. d'*Anacréon*. * Je reviens à mon ſujet.

Vous nous aſſurez, Monſieur, que le Traducteur a conſervé aſſez généralement le *Rythme* grec, il mérite des éloges de s'y être aſſujetti ; *Belleau* lui en avoit tracé le chemin, & c'eſt peut-être à la conſervation de ce *Rythme* que l'on doit le plaiſir que fait encore

* Voyez ci-devant pag. 6.

ſa

ſa traduction. On conviendra au moins, qu'un Poëte auſſi délicat qu'*Anacréon*, a ſçû, en Maître de l'Art, connoître celui qui convenoit le mieux aux différens ſujets, qu'il ſoumettoit à la légereté de ſa plume.

Je ne vous diſſimulerai cependant pas, Monſieur, que l'entrepriſe de M. *Poinſinet* m'a d'abord effrayée. Un ſouffle, un rien enléve, & fait diſparoître la fleur qui pare nos fruits. Les Plaiſirs, l'Amour, les Graces tiennent de la nature de cette fleur ſéduiſante & légere. Tout doit donc concourir à les menager, à les faire d'abord ſentir & reconnoître; mais plus encore le génie du tendre & du voluptueux *Anacréon*. Quels talens, quelle délicateſſe le nouveau Traducteur ne nous forcera-t-il pas de reconnoître en lui-même, ſi d'un côté, il ne lui ôte rien de ſa parure, & ſi de l'autre, il

évite de le charger d'ornemens inutiles, ou qui sembleroient ne devoir pas lui appartenir !

Si la belle Nature est de tous les âges & de tous les pays, elle a sans doute le droit de se montrer en France, avec autant de graces, avec autant de charmes, qu'elle en eut autrefois aux yeux de toute la Grece. Mais ces graces doivent-elles être absolument les mêmes ? *Anacréon* est le Poëte du sentiment ; le sentiment se reproduit dans tous les hommes. Mais se montre-t-il, dans tous les pays & dans tous les siécles, avec les mêmes atours ? Ces atours ne sont autre chose que les Mœurs & les Usages. M. Fréron les a très-bien définis : (*a*) *Quod ex more facimus.* Il ne trouvera pas mauvais que je les définisse, pour l'objet que je

(*a*) Voyez *Année littér*, 1755, Tom. II, pag. 16.

me propoſe ſeulement : *Quod ex more dicimus & facimus*, puiſqu'il s'agit ici, non-ſeulement du ſentiment, mais encore de la maniere de l'exprimer. L'Amour, les Plaiſirs, les Graces, en s'aſſujétiſſant à des Mœurs déja reçûes & établies, ſont faites pour les orner & les embellir. Tout ce qui tendra à ce but, ſans néanmoins énerver l'original, ſera ſûrement bien reçu du public. Le but d'*Anacréon* étoit de plaire. L'a-t-il atteint ? a-t-il toujours rendu les mœurs de la Grece, avec cette élégance, cette politeſſe, cette vérité faites pour arracher les ſuffrages de tous les ſiécles ? les a-t-il toujours puiſées dans de belles ſources ? en douter, ce ſeroit un crime de Leze-Antiquité.

Cependant la traduction de M. *Poinſinet* eſt, ſelon vous, Monſieur, aſſez littérale : en m'attachant donc à cette

traduction, je compte de bonne foi ne ſuivre que l'Original. Je vais, Monſieur, d'après cet expoſé, vous propoſer mes réflexions ſur la nouvelle Ode des Souhaits.

(a) Echarpe, je SOUTIENDROIS
Votre gorge ENCHANTERESSE.

Qu'*Anacréon* ſouhaite d'être l'*Echarpe* de ſa Maîtreſſe, je reconnois comme dans les autres ſouhaits, la galanterie du Poëte, je reconnois *Anacréon*. Mais qu'il deſire d'être l'*Echarpe* de ſa Maîtreſſe, pour *ſoutenir ſa gorge enchantereſſe* : J'ai peine à le dire, je ne le reconnois plus. Le Traducteur doit-il donc naturaliſer en France un motif auſſi ſingulier ? A-t-il pû flater les Dames Grecques ? Je ne puis me rendre à l'affirmative. En tout cas, je n'entrerai point ici dans les raiſons,

(a) Trad. nouv. de l'Ode XX. ſuivant l'*Année litteraire*.

qui pouvoient les engager à tenir compte au Poëte du compliment, elles ne ſont point de mon ſujet. Flatera-t-il nos Dames? c'eſt ce que l'habile Traducteur doit ſe demander à lui-même. Qu'*Anacréon* faſſe aujourd'hui le même ſouhait, paſſeroit-il ici pour galant : je vais plus loin, ne paſſeroit-il pas pour mal-adroit, s'il alloit découvrir un pareil motif à l'objet de ſa tendreſſe? que deviendroit alors cet *Atticiſme* ſi vanté, dont il eſt en poſſeſſion depuis tant de ſiécles? Il y a d'ailleurs contradiction dans les termes. La gorge ne ceſſe-t-elle pas en quelque ſorte d'être *enchantereſſe*, dès qu'elle a beſoin du ſecours de l'*Echarpe* (*a*) pour *ſe ſoutenir?* On ſoutient

(*a*) Le nom d'*Echarpe* a été donné en France à différentes parties de l'habillement des femmes. La figure & l'uſage de l'*Echarpe* ont varié chez les Romains. Peut-être en a-t-il été de même chez les Grecs. Ma

ce qui tombe, ou ce qui eſt foible; ce qui ſemble ſortir de ſa place, ou

Chompré traduit indifféremment (& a de bons garants pour en uſer ainſi) le *Faſcia*, le *Mitella*, & le *Capitium* des Dames Romaines par le mot, *Echarpe*. Le *Dictionnaire de l'Académie* définit l'*Echarpe*, » une » ſorte de vêtement que les femmes mettent ſur leurs épaules quand elles ſortent » en habit négligé. « Ce *vêtement* s'eſt annobli par la ſuite; l'*Echarpe* ſe mettoit ſur l'Habit trouſſé, s'étendoit par derriere ſur toute la taille, comme nos Mantelets, revenoit couvrir les épaules & la partie ſupérieure des bras, & deſcendoit pardevant juſqu'au bas de la juppe. Le *Dictionnaire de Trevoux dit* que » l'*Echarpe* eſt une piece de » taffetas, que les femmes mettent ſur leur » tête, pour ſe garantir de la pluïe, ou pour » ſe couvrir les épaules, quand elles ſortent » en deshabillé, ou en habit de couleur & » négligées. « *Mitella*. On peut préſumer que les Auteurs de cette définition n'ont conſidéré qu'une mode particuliere de Province. *Richelet* dit au contraire, que » l'*Echarpe* » eſt un grand morceau de taffetas ourlé, » dont les femmes *ſe couvrent* le ſein, & » qui deſcend juſqu'à la ceinture. « Sans doute que ce morceau de taffetas eſt devenu inſenſiblement cette parure, en forme de cone renverſé, connuë aujourd'hui ſous le

menacer ruine. Mais une gorge enchantereſſe ! Ce raiſonnement du Poëte m'a déplû, & a diminué le plaiſir que j'avois pris à la premiere lecture de l'Ode des Souhaits. Ainſi la Volupté nous échape.

Cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

Les plus galans portraits de nos Dames ne ſouffrent point cette fonction que M. P., ou plutôt ſon Auteur, don-

nom de *Pièce*, qui ſe met au-devant du Corps-de-jupe, ou ſur la laſſure antérieure du Corſet. C'eſt à cette parure que l'on pourroit attacher, quoiqu'improprement, l'idée de ce que *Richelet* nomme *Echarpe*, comme l'ajuſtement le plus rélatif à la penſée du Poëte. C'étoit chez les Dames Romaines, comme parmi nous, l'ajuſtement le plus ſuſceptible d'ornemens. De là cette *Egide*, dit l'Abbé *Nadal*, dans ſon *Traité du Luxe des Dames Romaines*, ſeconde partie, *qui ne conſerva du Bouclier que le nom.*

Decipit hac oculos Ægide dives Amor. Ovid. Belleau, au reſte, ne s'eſt point ſervi du mot, *Echarpe*. Il emploie celui de *Voile* en uſage chez les Anciens, & ne donne aucun motif au Poëte grec.

ne à l'*Echarpe*, elle n'y ſert que d'ornement. Si elle couvre une partie de la gorge, c'eſt pour donner plus de grace au reſte ; c'eſt pour rendre la Nature plus piquante ; c'eſt un nouveau charme ajouté à la Nature même ; c'eſt à ces délicateſſes de l'Art bien maniées, qu'on reconnoît ſans peine les Peintres célébres de nos jours, qui ſe piquent de mettre du goût dans leurs ouvrages. Tel le galant *Nat* * * * dans les portraits de Madame de * * * * * & de Madame de * * * * * * L'*Echarpe* flote légérement ſur une gorge (*a*) *ſoutenuë par les ſeules mains de la Nature*, elle ſemble s'y arrêter avec plaiſir, s'y joüer, & pour ainſi dire la careſſer avec complaiſance. Là, la gorge eſt pour l'*Echarpe* une compagne favorite, dont celle-ci ſe plaît à rehauſſer l'éclat & la

(*a*) M. l'Abbé *Nadal* au Traité ci-devant cité.

beauté naturelle, par tous les agrémens dont elle peut être ſuſceptible. C'eſt cette fonction, que je propoſerois au *nouvel Anacréon*, comme le motif le plus naturel, & en même tems le plus galant du ſouhait de l'*Echarpe*. Ce motif ne ſeroit point étranger aux Amans délicats de nos jours, auroit plus d'analogie avec ce que les Peintres appellent : le *Coſtume*; & ne contrediroit point les idées qui nous ſont parvenuës de la galanterie, & même de l'habillement des Dames Grecques & Romaines de l'Antiquité.

Ne rapportons point tout à notre ſiécle. *Ronſard*, qui a enlevé les ſuffrages de tous les beaux eſprits de ſon tems; *Ronſard* qui paroît ne devoir jamais ſe relever du coup mortel que lui a porté notre célébre Satyrique; *Ronſard* qui néanmoins s'eſt exercé avec ſuccès ſur *Anacréon*; *Ronſard*

qui a chanté, en plus d'un endroit de ſes ouvrages, la gorge de ſa *Caſſandre*; *Ronſard*, dis-je, n'a laiſſé échapper aucune expreſſion, capable de jetter le moindre doute ſur l'exiſtence réelle de ſes charmes. Il me paroît avoir été plus heureux que le Poëte Grec dans la deſcription de cette partie des beautés de ſa Maîtreſſe.

Ici ſur ſon ſein *verdelet*,
Il nous montre *un jardin dont les Graces*
écloſes,
Décelent *deux gazons de lait*,
Où des tendres *Amours les fleches ſont encloſes*.
Là, ce *ſein ferme, rondelet*
Eſt un petit Mont jumelet,
Ou bien *un Roſier nouvelet*,
Qui le Matin careſſe de ſes Roſes.
Veut-il en relever le prix?
Ici, ſi j'ai bonne mémoire,
Il a *la blancheur de l'Yvoire*,
Là je vois *le Corail* naître *parmi les Lis*;
Ici ce ſont *Diamans & Rubis*,
Là, c'eſt *de la Neige amaſſée*;
Ici, pour ſuivre ſa penſée,

Une distance on y remarque, *ainsi*
Qu'entre deux Monts, une Sente égalée,
Blanche par tout, de Neige dévalée
Quand au Printems le Ciel s'est adouci.
Là, *ce beau sein*, que la pudeur décore,
Semble le disputer à celui de l'*Aurore;*
Pour enrichir encor ses charmes *arrondis*,
Là, dit-il, *tout honneur, là, toute grace abonde,*
Et la Beauté, si quelqu'une est au monde
Vole au séjour de ce beau Paradis.

Je ne finirois point, Monsieur, si je voulois vous étaler toutes les fleurs que *Ronsard* répand à pleines mains sur le *sein* de sa Maîtresse. Mais je me hâte de vous faire observer, & c'est je crois le point principal, que là, tout est *soutenu*, & n'a nul besoin du secours de l'*Echarpe*.

Que cette *Cassandre* ait été une *Blesienne* fort aimable, selon aucuns, ou selon d'autres, une simple servante de Cabaret; c'est de quoi nous devons peu

nous embarraſſer ; la Beauté eſt, ainſi que les Vertus, de toutes les conditions. Tenons compte au Poëte de ſa délicateſſe, & contentons-nous d'improuver la négligence, ou la malice du Peintre, dans le portrait qu'il nous a laiſſé de cette Maîtreſſe ſi célébre, que l'on voit, comme une nouvelle *Laure*, vis-à-vis de ſon nouveau *Pétrarque*, à la tête des Œuvres de *Ronſard*. (*a*) Tout dans ce portrait eſt deſtiné à un ſervice pénible : l'*Echarpe* ſoutient avec effort une gorge nonchalante & pareſſeuſe, dont elle ne peut qu'à peine embraſſer le volume : ſuccombant ſous le faix, elle ſemble réclamer, par pure impuiſſance, la force & la ſolidité d'une chaîne d'or, ſubſtituée aſſez judicieuſement par le Peintre au ſimple ruban. On ne remarque nul accord, nul concert dans

(*a*) Edit. de Paris, Buon, in-fol. 1609.

les

les parties de cet Enſemble. On a beau lire au bas de cette miſérable Gravûre :

L'Art, la Nature exprimant,
En ce Pourtraict me fait belle ;
Mais ſi ne ſuis-je point telle
Qu'aux écrits de mon Amant.

Les yeux ſe refuſent à la délicateſſe de la penſée, que préſentent les vers ; & l'eſprit laiſſe joüir vainement la belle ou la laide, (car on ne ſçait plus ce qu'elle devient) de la modeſtie qui y regne.

Je paſſe à un objet mieux traité & plus agréable : c'eſt le portrait de *Ninon Lenclos*, qui eſt à la tête de la jolie Edition (*a*) de ſes lettres. Là, tout plaît, tout enchante ; les Graces en ont elles-mêmes placé l'*Echarpe* & le *Ruban* : nulle fonction pénible.

(*a*) Amſterdam, chez François Joli (Paris) 1759.

Là, la gorge ne fait nul écart, tout eſt à ſa place, tout y reſpire l'aiſance, la liberté, l'enjouement, la joie, le plaiſir. Il ſuffit de voir ce portrait pour ſe perſuader d'autant plus de tout ce que l'on a publié de cette fille ſinguliere. C'eſt, je crois, en dire aſſez pour faire juger du mérite du Peintre.

(*a*) Ut Pictura, Poëſis erit.

Vous voyez, Monſieur, que s'il ne s'agit pas de tout cueillir, le choix au moins n'eſt pas difficile, entre cette pauvre *Caſſandre* & la gentille *Ninon*.

(*a*) Quod fuit auditu gratum cecinere Poëtæ,
Quod pulchrum aſpectu Pictores pingere curant;
Quæque Poëtarum numeris indigna fuere,
Non eadem Pictorum operam, ſtudiumque merentur.

Ce ne ſera donc qu'en faiſant con-

(*a*) *Horat.* de art. Poet.
(*b*) *Dufreſnoy.* De art. Graph.

ſtamment uſage de ce diſcernement fin & délicat, que M. *Poinſinet* a en partage, & dont il nous a déja donné des preuves, que nous pourrons nous flater d'avoir enfin *Anacréon*, traduit *anacréontiquement*.

(a) FLEUR, je NAÎTROIS SUR VOS TRACES.

On a peine à comprendre comment le Poëte a pû s'entendre lui-même, en diſant, que s'il étoit *fleur*, *il naîtroit* ſur les traces de ſa Maîtreſſe. S'il étoit *fleur*, il exiſteroit *fleur*; mais toute *fleur* qu'il ſeroit, il *naîtroit* &c. Cette penſée ne préſente à l'eſprit rien que de louche; on a beau la retourner en tous ſens, on n'y trouve qu'une énigme impénétrable. On conçoit encore moins les raiſons, qui ont pû porter le Poëte à deſirer d'être *fleur*, puiſque cette *fleur* qui *naîtroit*, n'auroit en-

(a) Nouvelle Ode XX, ſuivant *l'Année littéraire*.

core ni touché, ni appartenu à ſa Maîtreſſe. Cependant les ſouhaits du Poëte grec ne roulent, que ſur une ſuppoſition des plus galante; je veux dire ſur le plaiſir, qu'il ſuppoſe, que reſſentent toutes les choſes, qui parviennent enfin au bonheur de toucher à l'individu perſonnel de ce qu'il *aime*, ou plutôt, c'eſt l'uſage qu'elle en fait actuellement, qui en releve le prix aux yeux de l'imagination du Poëte; c'eſt cet uſage qui fait naître ſes deſirs &c. C'eſt l'idée que *Belleau* nous en donne dans le *ſommaire*, qu'il a mis à la tête de l'Ode XX. où il dit préciſément *qu'il* (Anacréon) *ſe voudroit voir tranſformé en tout ce qui touche ſa Maîtreſſe*. Que le nouveau Traducteur faſſe ſouhaiter au Poëte grec d'être la *fleur*, ou le *bouquet* dont elle ſe pare, il rentrera alors dans la penſée de ſon original, dont il me paroît s'être un peu écarté. .

La derniere obſervation qui me reſte à vous faire, Monſieur, ſur l'Ode des Souhaits, roule ſur la penſée, & même ſur le tour d'expreſſion des deux derniers Vers de cette Ode :

(a) COTHURNE, au moins, JE SEROIS FOULÉ par le pied DES GRACES.

COTHURNE.

On ne pourroit aſſez loüer le Traducteur, d'avoir rendu le SANDALON de l'original par le mot : COTHURNE. L'idée en eſt noble, & nous rappelle une ſorte de chauſſure, qui a fait fortune même parmi nous. Elle s'eſt introduite ſur nos Theâtres, & s'y ſoutient avec ſuccès. On ſe plaint même avec raiſon, qu'elle ne s'y montre pas aſſez ſouvent. Mais malgré tous ces avantages, il ſera difficile de faire du *Cothurne* la chauſſure d'une Maîtreſſe,

(a) Nouvelle Ode XX. ſuivant l'*Année littéraire*.

& moins encore de la Maîtreſſe d'*Anacréon*. Cette chauſſure eſt affectée à BACCHUS, comme conquérant, & à DIANE, comme Déeſſe de la chaſſe : les *Amazones*, ces Guerrieres ſi célébres, chauſſoient le *Cothurne*. Il convient aux Héros, aux Guerriers, aux Chaſſeurs, en un mot à toutes perſonnes, qui ſe livrent à des exercices violens, mais nobles en eux-mêmes. Le *Cothurne* n'eſt donc rien moins qu'une chauſſure galante ; elle n'appartient, ni à la Déeſſe des *Graces*, ni aux *Graces* mêmes ; & ſi ces dernieres paroiſſent avec le *Cothurne* ſur la *toile de l'Opera*, c'eſt qu'elles ſont danſantes. Là, la Danſe eſt un exercice violent ; c'eſt au moins celle qui eſt aujourd'hui le plus à la mode. Il a donc été très-prudent de faire chauſſer le *Cothurne* à nos *Graces Modernes*, indépendamment de toute idée, priſe

du Genre *Tragique*, qui auroit pû s'y joindre.

On ſçait au ſurplus, que le *Cothurne* étoit une ſorte de Chauſſure élevée, dont la ſemelle, qui étoit de liege, ou d'autre choſe, ſervoit à rehauſſer la taille des femmes, qui pouvoient être mal partagées de ce côté-là. L'eſpece de demi-guêtre, qui en faiſoit partie, quelque ornée qu'elle pût être, cachoit ſouvent, comme les Botines de *Poiſſon*, les défauts d'une Jambe, à qui la nature avoit refuſé de certains agrémens, qui en conſtituent les beautés & les charmes. C'eſt en ce ſens, que *Juvenal* parle du *Cothurne* dans la *Satyre* VI. Je l'ai pour garant de ce que je viens de dire, ainſi que beaucoup d'autres Auteurs, tels que *Plutarque*, dans la vie de *Pompée*, *Probus* ſur le premier Livre des *Géorgiques*, *Suidas* &c. Le *Cothurne* ne rend donc point

les graces du SANDALON, qui étoit une chauſſure uniquement propre aux Dames, & qui a quelque analogie avec nos Mules d'aujourd'hui. Notre *Soulier* a ſûrement des graces, & quoique le terme de *ſoulier* ſoit commun à cette chauſſure, qui nous eſt propre, comme à celle des hommes, il eſt néanmoins certain, que ſi le mot, *ſoulier*, paroît bas dans notre Langue, ce n'eſt pas rélativement à cette chauſſure, qui nous convient; elle emporte toujours avec elle une idée de galanterie, à laquelle je défie le *Lapon* même de ſe refuſer. Je ne vois donc pas l'inconvénient qu'il y auroit à ſe ſervir du terme de *ſoulier* dans l'Ode XX. Il n'eſt donc pas beſoin, pour le deſigner, d'avoir recours à des images étrangeres, & encore moins à des *Echaſſes*.

Toutes ces remarques n'annoncent

point, que le *Cothurne* ait été, comme vous le dites, Monſieur, (a) *la chauſſure des perſonnes d'un certain rang*, au moins grandes & bien faites : Par ce mot, *perſonnes*, vous n'avez entendu parler ſans doute, que de celles de notre ſexe : c'eſt ce dont il eſt ici queſtion. Nous connoiſſons encore l'uſage du *Cothurne* (le genre noble à part) dans les Meſſagers, les Rouliers, les Muletiers, & autres gens de peine & de travail. Cette chauſſure leur eſt trop utile, pour qu'ils l'abandonnent ſi-tôt.

JE SEROIS
SOULÉ, &c.

Premierement. La néceſſité de faire ſentir la rime du ſubſtantif, *je ſerois*, le ſépare trop de ſon adjectif, *ſoulé*. D'ailleurs le terme, *ſoulé*, eſt mal-ſon-

(a) *Année litteraire*, Tom. VI. p. 287.

nant dans notre Langue. Il préſente aſſez généralement à l'eſprit l'idée de douleur. *Fouler*, c'eſt marcher à deſſein ſur quelque choſe, afin de la gâter. On dit un nerf *foulé*, un pied *foulé*, un bras *foulé*, c'eſt-à-dire, dont quelque partie a été déplacée ou offenſée, *fouler* un cheval, c'eſt le laſſer; *fouler* aux pieds, c'eſt mépriſer; *fouler*, c'eſt opprimer. Les Grands *foulent* les petits, dit-on, &c.

Si le terme, *foulé*, pouvoit préſenter quelque idée agréable, ce ſeroit au plus en parlant de choſes inanimées. On dit fort bien: *Fouler* le raiſin; & c'eſt peut être la ſeule phraſe, que fourniſſe notre Langue, où le terme, *foulé*, puiſſe être employé en ce ſens. Une Bergere peut bien de ſon pied *fouler* l'herbe fleurie; mais les Déeſſes & les Nymphes, ſi nous en croyons les Poëtes, n'y imprimoient pas même leurs

traces. Un de nos beaux eſprits a évité par pure délicateſſe, de ſe ſervir du terme, *foulé*, lorſqu'il a dit fort agréablement à mon gré;

Preſſé d'une charge ſi belle,
Tendre Gazon, relevez-vous,
Il ne faut qu'une bagatelle,
Pour allarmer mille jaloux.

Eh! dans quel endroit devroit-on faire uſage de cette délicateſſe, ſi ce n'eſt dans une traduction d'*Anacréon?*

En ſecond lieu, on ne chauſſe point le *Cothurne* pour le *fouler*, mais pour marcher, pour ſe promener plus commodément; pour ſe préſenter, ou pour danſer avec plus de grace. Si on le *foule*; c'eſt ſans y faire attention. La penſée du Poëte n'eſt donc rien moins que naturelle. Admirateur zelé de l'Antiquité, peut-être penſerez-vous que

je ne la reſpecte pas aſſez : je lui rendrai dans toutes les occaſions la juſtice qu'elle mérite; mais je ne puis m'empêcher de dire dans celle-ci, que le plaiſir d'être *foulé* eſt purement dans l'imagination du Poëte. Mais ſuppoſons que ce puiſſe être un plaiſir, tel enfin que l'on a droit de l'imaginer, d'après les termes même de la traduction, qui ne peuvent déſigner, qu'une action vague & indéterminée. Ce plaiſir ne ſera ſans doute pas continu; autrement ce ſeroit vouloir donner de l'exercice outre meſure à ſa Maîtreſſe; d'un autre côté n'a-t-on pas lieu de craindre, que ſi court que puiſſe être cet exercice, il ne ſoit encore pouſſé trop loin au gré du *Poëte-Cothurne*. Que l'idée de plaiſir vienne à ceſſer, la douleur prendra auſſi-tôt ſa place; il n'y a ſouvent qu'un pas à faire du plaiſir à la douleur. De la douleur cauſée, naîtra le

le desir de vengeance, le *Cothurne* en a les moyens, & sur-tout un *Cothurne-Poëte*, on ne l'éprouve que trop; du desir de la vengeance, le combat: voilà le *Cothurne-Poëte* aux prises avec le pied *des Graces*: celui-ci sera blessé infailliblement, il n'y a rien de si tendre, ni de si délicat, que le pied *des Graces*. De la blessure, la séparation; car toutes choses prennent fin dans le monde. Que deviendra notre Poëte? Ainsi se vérifiera le proverbe:

Que folles amourettes
Finissent par noisettes.

Voilà, Monsieur, les inconvéniens qui résultent inévitablement des termes *Fouler* & *être foulé*. Ne sont-ils pas extrêmes?

Telles sont, Monsieur, les réflexions, que m'a fait faire la nouvelle Ode des Souhaits. Si d'un côté, ma vanité me les faisoit trouver judicieu-

ſes, ſi, par cette même raiſon, je ne pouvois me reſoudre à les abandonner; de l'autre, il me ſembloit, qu'elles intereſſoient la gloire d'*Anacréon*, & celle du nouveau Traducteur : l'un & l'autre méritent cependant, par leurs talens, la plus parfaite conſidération. Le défilé me paroiſſoit des plus étroit. Quel parti prendre ? Je n'en voyois qu'un ſeul : c'étoit celui de conſulter l'Original. Comment le faire, puiſque je n'avois nulle connoiſſance de la Langue Grecque ? Eſt-elle indéchiffrable, me diſois-je à moi-même ? Non, d'autres l'ont déchiffrée avant moi, cela m'eſt donc auſſi poſſible, qu'aux autres. Remplie de ces idées, je donne ordre, le ſoir, que l'on me trouve la belle Edition du texte d'*Anacréon* donnée par M. C *** un Alphabeth & un Dictionnaire Grec.

Je me mets au lit & je m'endors,

bien réſolue d'exécuter mon projet, à quelque prix que ce fût. *Anacréon* ne m'apparut point en ſonge, il me laiſſa dormir tranquillement. Je m'éveille, & je trouve le joli Texte du Poëte grec, l'Alphabeth Grec & le *Schrevelius* : Je paſſe une robe, & me voilà devant ma table. Vous concevez aiſément mon embaras : toutes les Epines grecques ſe préſentent à mon eſprit ; mais ſoutenue de l'amour de la gloire d'*Anacréon*, auſſi bien que de celle du nouveau Traducteur, j'ouvre l'Alphabeth grec ; je cherche à diſtinguer la valeur des Lettres, j'en viens à bout : c'eſt déja quelque choſe, dis-je, que de les connoître. J'en démêle l'ordre imparfaitement, celui de l'Alphabeth latin s'oppoſe à mes progrès. Pour fixer davantage mes idées, j'imagine, qu'il eſt néceſſaire de tranſcrire l'Ode XX. du Caractére Grec, en Caracté-

res Latins. La choſe faite, je choiſis les mots, qui me paroiſſent avoir le plus de conſiſtance, par leur étendue; & j'ouvre mon *Schrevelius*. Ce miſérable ordre de l'Alphabeth Latin vient de nouveau m'arrêter dans ma courſe. Combien de fois ne me fallut-il pas retourner ſur mes pas, ou avancer plus loin, que je n'avois encore été? Je n'eus pas plutôt connu la valeur des mots principaux, que je commençai à avoir quelque notion de l'Ode XX. L'Original Grec ne me parut plus ſi étranger. Ce n'étoit pas tout perdre, cela me réjouit, cette ſatisfaction me rendit de nouvelles forces. Je paſſe aux termes moins conſidérables; que d'obſtacles ne me fallut-il pas ſurmonter? Nul uſage, nulle connoiſſance de la Grammaire grecque; que de variations dans un même mot! Ou, il ſe termine différemment, ou, il eſt éli-

dé dès la ſeconde lettre, ou enfin, il change de figure dès la premiere. Je penſe, je réflechis, j'adapte idéalement à mon deſſein, ſans trop ſçavoir où cela pouvoit me conduire, les principes de la Grammaire Françoiſe, de la Grammaire Latine, & même de la Grammaire Angloiſe. Les Tems des verbes de cette derniere Langue ne ſe diſtinguent le plus ſouvent, me diſois-je, que par la ſuite du diſcours. J'éprouve plus d'une fois le ſort des Chymiſtes : le hazard me ſert ; je découvre mille choſes, que je ne cherche pas, tandis que d'autres me coûtent des peines infinies.

Enfin je n'avois déja plus beſoin, ſi je puis me ſervir de cette comparaiſon, ni du Maçon, ni du Charpentier, ni du Couvreur : mon petit bâtiment étoit déja aſſez avancé, pour que j'en puſſe diſtinguer toutes les parties :

j'en étois aux Menuiſiers, aux Peintres & aux Vitriers. Je n'avois donc pas lieu de me plaindre de mon travail. Auſſi au bout de quatre heures d'une occupation, qui m'invitoit à prendre un peu de diſſipation, ne me trouvai-je pas moins étonnée, que ſatisfaite; non-ſeulement de reconnoître, qu'aucune de mes obſervations ne tomboit ſur l'Original; mais encore de me voir en état de rendre en françois l'Ode XX. telle, que je vous la donne ici.

ODE XX.

Les Souhaits.

Ou, ſuivant le grec, *A ſa Maîtreſſe.*

» De même que la fille de Tantale fut
» autrefois changée en Rocher ſur les mon-
» tagnes de Phrygie, & que celle de Pan-
» dion devenue Hirondelle, Nouvel oi-
» ſeau, s'élança dans les plaines de l'air.
» De même, que ne puis-je devenir votre

» Miroir, afin que vous me regardiez tou-
» jours? Que ne ſuis-je votre Robe, afin
» que vous me portiez toujours! Si j'étois
» Fontaine, que j'aurois de plaiſir à bai-
» gner votre *beau* corps! Que ne ſuis-je
» l'Eſſence dont vous vous ſervez! Sans
» ceſſe je vous parfumerois! Que ne ſuis-je
» encore le Voile, *qui me cache* votre ſein,
» même la Perle, *qui pare* votre cou! que
» ne ſuis-je au moins votre Soulier, vous
» me preſſeriez quelquefois un peu!

Cette traduction, qu'a produit l'amour de la gloire d'*Anacréon*, je ne prétends pas, qu'elle rende les beautés de l'Original. Si cependant on ne conſidere, que le fond de ſa penſée, & les images qu'il y a employées, je crois, que l'on s'appercevra, que j'ai tâché de *ne lui rien ôter de ſa parure*, & *que j'ai évité de le charger d'ornemens inutiles*. Une aimable ſimplicité eſt le Caractere diſtinctif de cette Ode.

Mettons à part le prétendu goût de notre ſiécle, qui ne ſubſiſte, peut-être, que dans la vanité des Auteurs, toujours à la quête d'une penſée, d'un mot brillant, peu curieux du *ſolide* & du *vrai* : Un Amant, dans la poſition où ſe trouve le Poëte dans l'Ode XX. auroit-il envie de la terminer par des expreſſions, ou, par des images d'éclat? Les Anciens connoiſſoient la Nature; tâchons de les imiter, c'eſt tout ce que nous pouvons faire de mieux.

L'Ode XX. ainſi rendue, mes vûes n'étoient qu'à demi ſatisfaites. *Anacréon* étoit à couvert de tout reproche dans mon eſprit; tout retomboit donc ſur le nouveau Traducteur. Ce ſecond embaras n'étoit pas moindre, que le premier; car enfin je rends juſtice aux talens de M. P. N'auroit-il pas été ſéduit par les précédentes traductions? N'auroit-il pas cédé à la vogue, quel-

conque soit-elle, que l'amour de la Nouveauté auroit pû leur faire obtenir dans leur tems? Voilà ce que je me disois à moi-même. Sur le champ je donne ordre, que l'on me cherche sur tous les Quais, la traduction Latine d'*Henri Etienne*, celle d'*Elias Andreas*, & les traductions françoises de Madame *Dacier*, de *Longepierre*, de *la Fosse* & de *Gacon*. Malheur à toute visite qui me seroit venuë alors. Nul ne fut excepté de l'ordre, que je fis donner à ma porte. J'attendois cependant. Ah! que j'ai bien senti le désagrément, qui est inséparable de l'attente. On arrive enfin, chargé de tout ce que j'avois demandé. Je m'attache d'abord à la traduction de Madame *Dacier*. Quelle découverte! Je suis forcée, mais le plus agréablement du monde, de la reconnoître pour la premiere Ouvriere, qui ait dressé cette

belle étaye dont s'eſt ſervi le nouveau Traducteur : étaye déplacée & ridicule s'il en fut, dès qu'il eſt queſtion de la belle Nature : » Que ne ſuis-je (dit-» elle) l'*Echarpe* qui *ſoutient* votre » *belle gorge*. « Je le répéte, il n'y a point d'étaye dans le Grec.

Je pouſſe mes recherches plus loin : je vois avec un nouveau plaiſir, que c'eſt elle encore, qui, la premiere, a employé le joli mot, *Fouler*, & à ce ſujet elle fait dire au Poëte une nouvelle abſurdité. L'idée de deux *ſouliers* ſe préſente à ſon imagination, ſans doute jointe à celle de l'indiviſibilité du Poëte ; ces deux idées ſe choquent naturellement, elle ne peut les accorder ; elle décide, qu'il ne chauſſera qu'un pied, qu'il ne ſervira qu'à un pied ; mais qu'il ſera néanmoins *foulé* par tous les deux. » Ou enfin l'*un* » *de vos ſouliers*, dit la Dame, pour

» être au moins *foulé de vos pieds.* «
On peut juger par là du mérite de cette traduction. (*a*) *Henri Etienne* traduit le πατεῖν με de l'Original par ces mots latins si galans :

Teraſque plantâ.

Le verbe *tero* ſignifie ; *broyer, piler, écraſer ;* il exprime même avec force l'action de la meule de moulin ſur le

(*a*) Je ne puis me refuſer ici à une remarque, qui eſt étrangere à mon ſujet, mais qui ſervira à juſtifier ce que je dis de la traduction de Madame *Dacier*. Tous nos Traducteurs, ſi l'on en excepte *Gacon*, ont traduit le mot grec λούω par celui de *laver*. A toute force, & Madame *Dacier* à leur tête, ils ont voulu *laver* les charmes individuels de la Maîtreſſe d'*Anacréon*. Ce terme *laver* eſt au moins auſſi ignoble, que celui de *fouler* eſt mal-ſonnant. Quelle baſſeſſe d'image n'offre-t-il pas à l'eſprit. Peut-on penſer qu'une femme bien née, une femme du bon ton, une femme à *ſandalon* : enfin, Chauſſure, qui de l'aveu de Madame *Dacier* elle-même, étoit quelquefois toute d'or, (c'eſt ſon terme) aille au bain pour ſe laver ; j'ai cru juſqu'ici, qu'elle n'y alloit, que pour ſe délaſſer, pour ſa ſanté, ou, pour ſon plaiſir,

blé. Les Traducteurs qui l'ont ſuivi, ont ſans doute crû adoucir la rudeſſe du mot, *tero*, en le rendant par celui de, *fouler*. Ils ont eu raiſon. Mais ce n'étoit pas aſſez faire. Voilà, à ce que je penſe, la ſource où nos Modernes Traducteurs ont puiſé le mot : *Fouler*.

Longepierre s'eſt emparé de toutes les graces, ou plutôt de toutes les inepties de Madame *Dacier* : ſon Etaye, auſſi bien que le mot, *Fouler*, ſont très-dignes d'occuper une place dans la traduction de ce galant Auteur : mais il renchérit de beaucoup ſur la Dame.

Que ne ſuis-je (dit-il) l'Echarpe & cet heureux *lien*,
Qui *preſſe* votre gorge & lui ſert de *ſoutien!*

N'eſt-ce pas là mettre à la queſtion la plus belle gorge du monde ? Les mots *lien*, *preſſe* & *ſoutien* n'en ſont-ils pas une image complète ? y fait-on

on autre choſe, que, *lier*, *preſſer*, *ſoutenir?* Mais il ne s'en tient pas là. Pour juſtifier ces deux beaux vers, il cite, dans ſon Commentaire, celui-ci de *Catulle*, qui me paroît mutilé.

Et tereti ſtrophio luctantes vincta papillas.

Eſt-il poſſible de faire un auſſi mauvais uſage de l'autorité de *Catulle?* Quelle que ſoit, dans le doute où je ſuis ſur ce vers, l'image du Poëte Latin, elle ne s'accorde point avec le génie du Poëte Grec, qui toujours guidé par le ſentiment, va droit à ſon objet, ſans s'arrêter niaiſement au *Coſtume*.

Si *la Foſſe* a évité ces écueils, il a donné, à bride abbattue, dans d'autres. Il eſt, je crois, le pere du ſtile bourſouflé; il aime, en petit Ecolier, à ſe charger d'Epithetes froides, il fait le Bel-Eſprit. On ſçait, que jamais Bel-Eſprit n'a pû réſiſter aux charmes de la *pointe*. Auſſi s'y eſt-il

laiſſé emporter. Pour faire l'Original, il abandonne le texte, & finit ainſi l'Ode XX.

Je voudrois être auſſi *ce ſoulier, dont la gloire*
Eſt de porter *un ſi beau corps.*

Qu'a-t-on affaire là de la prétendue *gloire du Soulier?* Que vient faire là un *ſi beau corps ?* Ne peut-on pas s'écrier ici : » O impertinens Tradu-» cteurs! O Commentateurs imbécil-» les! Que M. *de Voltaire* a eu raiſon » de vous faire tourner le dos au Tem-» ple du Goût! « En me renfermant dans les bornes que me preſcrit mon ſujet, je n'ai rien à dire de *Gacon*, ſi ce n'eſt qu'il a été plus ſage que les autres, & qu'il n'a point fourni de matiere à ces Remarques.

De pareilles autorités devoient-elles donc ſéduire le goût de M. P. ? Je ſuis fâchée de n'avoir vû nulle part le Sou-

hait de la *fleur*, ni même aucunes *traces* auſquelles on puiſſe reconnoître le pied des *Graces*, qu'il a peut-être eu trop à cœur de faire entrer dans l'Ode des Souhaits. Il me ſemble néanmoins, qu'il ſeroit plus convenable de n'y ſouffrir aucune *figure* de parade. Il n'en faut, que de naturelles. Ce n'eſt pas par une *Pointe* qu'elle doit finir. *Anacréon*, ne montre ici que des Souhaits; à peine paroît-il à l'A. B. C. des récompenſes de l'Amour. Quand il ſera mieux traité, la *Pointe*, l'air victorieux, les images brillantes pourront ſans doute, à la maniere *françoiſe*, être plus de ſaiſon. Le vrai ſentiment parle juſte, d'une maniere ſimple & naturelle, mais il ne fit jamais le beau parleur.

J'ai dit plus haut, que je faiſois beaucoup de cas des talens de M. *Poinſinet*. Je dirai donc ici avec plaiſir, que je

ne crois pas, que nous ayons encore rien d'*Anacréon*, qui égale la fineſſe du ſentiment, le naturel de l'expreſſion, qui ſe fait remarquer dans les dix-ſept premiers vers de l'Ode des *Souhaits*, j'y joins le vingtiéme. J'oſerois aſſurer, que ce qu'il a ajouté de ſon propre fond à l'Ode des *Souhaits* dans cette partie, que je deſigne, égale l'Original : c'eſt l'or fondu avec l'or. Ses tranſitions ſont heureuſes; la Lyre armonieuſe fait un effet admirable ; il s'eſt rendu propre le

Strophium aut capillis tuis

d'*Henri Etienne*, dans ces deux beaux vers :

Ruban, je releverois
Votre écharpe ou votre treſſe.

Et il auroit géminé avec ſuccès le ſouhait du *ταινία*, ſans cette méchante fonction d'Etaye, qu'il a donné à l'*Echarpe*. Je me renferme dans ce que

j'ai dit du *Souhait* de la *Fleur*, de celui du *Cothurne :* de l'Expreſſion, *je ſerois foulé*; & auſſi dans ma remarque ſur la *Pointe* du pied des *Graces*, qui termine cette Ode d'une maniere, qui d'abord paroît brillante; mais qui, ainſi que l'Eclair, ne ſe montre, que pour bleſſer la vûe & diſparoître,

Primò ne medium, medio ne diſcrepet imum.

J'eſſaïe aujourd'hui ce que fit autrefois l'heureux (*a*) Usbek : » Nous nous » préſentâmes devant toi, (lui écrit » une de ſes femmes) après avoir épui» ſé tout ce que l'imagination peut » fournir de parure & d'ornemens; tu » admiras avec plaiſir les miracles de » notre Art; tu admiras juſqu'où nous » avoit emporté l'ardeur de te plaire; » mais tu fis bientôt céder ces Char-

(*a*) *Lettres Perſanes*, Tom. I, Let. III.

» mes empruntés à des Graces plus na-
» turelles : tu détruisis tout notre Ou-
» vrage : il fallut nous dépouiller de
» ces ornemens, qui t'étoient deve-
» nus incommodes : il fallut paroître
» à ta vûe, dans la simplicité de la Na-
» ture. « Ainsi doit-on mépriser l'art, dès qu'il n'est point soumis à la nature; dès qu'il lui ôte ses graces, par des essors inconsidérés; il n'appartient pas à tout le monde de régler sa marche. L'Art bien dirigé est toujours la preuve la plus certaine du Génie; A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. V. X. Y. Z. ne connurent jamais les premiers élemens nécessaires pour le bien conduire.

Je suis avec beaucoup de considération, Monsieur, votre très-humble & très-obéissante servante, *****.

ANACREON VENGE

LETTRE II.

A Madame L. M. D. P.

AINSI, Madame, vous voulez, que j'éprouve par moi-même la vérité du *Proverbe :*

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe.

J'avois réſolu de m'en tenir à mes réflexions ſur l'Ode XX. d'*Anacréon*, traduite par M. P***. Vous voulez, que je vous diſe mon ſentiment ſur

l'Ode XV. du même Auteur, inſerée dans les (a) *Petites feuilles*. Cette Ode eſt jugée ; l'Oracle de notre Littérature y a mis ſon attache : toute couverte, toute brillante encore des honneurs, qu'elle a reçus, au moment qu'elle a paru au grand jour, peut-elle ne pas avoir le plus grand ſuccès ?

Selon M. F*** cette traduction eſt *élégante & facile, & elle confirmera dans l'idée avantageuſe, que l'on a déja de la nouvelle Verſion d'Anacréon.* Vous me forcez à le dire, Madame : A la premiere lecture, que j'en ai faite, j'ai ſenti préciſément le contraire. Je ſuis ſans doute à plaindre d'avoir aſſez peu de goût, pour ne la pas trouver belle ; pour ne pas être en cela du ſentiment de M. F***.

J'ai dit que l'Ode XX. m'avoit fait

(a) Voyez l'*Année litteraire* 1755. T. II. pag. 345. & ſuivantes.

concevoir les plus hautes eſpérances; & je dis que l'Ode XV. les a toutes détruites. J'ai dit, que nous n'avions rien encore d'*Anacréon* dans notre Langue, qui égalât, à quelques égards, l'Ode XX. & je dis, que nous n'avons rien au-deſſous de la nouvelle Ode XV. Mais quoi! la vérité m'échappe.

(*a*) Rien n'eſt beau, que le Vrai; le vrai ſeul eſt aimable:
Il doit regner par tout.

Mon deſſein n'eſt pas de contredire qui que ce ſoit; mais je crois qu'il eſt fort inutile, que l'on nous donne une ſeptieme verſion d'*Anacréon*, dès qu'elle ne nous fera pas mieux connoître, que ne l'ont fait les ſix premieres, le Génie du Poëte Grec. C'eſt cependant le riſque que nous courons, à ne juger du mérite de la nouvelle traduc-

(*a*) Boileau. Epitre IX.

tion, que par l'Ode XV. Il eſt tems enfin d'avoir une bonne verſion d'*Anacréon*, & je n'ai ici d'autre intérêt, que celui de la gloire du Poëte Grec. J'y joins celui du Public, & même celui des ſuccès du nouveau Traducteur.

Si j'ai trouvé quelques traits dans la nouvelle Ode XX. peu dignes d'*Anacréon*, ou peu propres à remplir l'idée que je m'en étois formée, d'après les Eloges unanimes des Sçavans de tous les ſiécles, je n'en ai jugé, que par les lumieres du ſentiment : c'eſt, je crois la meilleure maniere de juger du mérite du Poëte Grec. Les images, que j'improuvois dans la nouvelle Ode XX. ne s'accordant point dans mon eſprit, avec les Eloges dont je viens de parler, j'ai eu recours au Texte. La traduction de l'Ode XV. m'a paru froide & vuide de *choſes* d'un bout à l'autre, j'ai eu de nouveau recours à l'Original.

Je commencerai donc par vous dire, Madame, que le nom de *Traduction*, que l'on donne à cette piece, eſt un titre uſurpé. Ce n'eſt pas même une *Imitation* : c'eſt encore moins une *Paraphraſe*. Tout le monde ſçait, que la premiere qualité d'un excellent Traducteur, doit être la fidélité. On ſçait encore, qu'un habile *Paraphraſte*, qu'un bon *Imitateur*, doivent au moins laiſſer voir quelques traces de leur *Original*. Ici, il n'y en a aucune. Qu'eſt-ce donc, me direz-vous? je n'en ſçais rien. Mais ſi c'eſt *Anacréon*, qu'on ait voulu nous donner, il eſt ſi bien maſqué, qu'il eſt abſolument impoſſible de le reconnoître.

Je trouve cependant de très-jolis mots dans la nouvelle Ode XV; mais ces jolis mots ne préſentent que des MAXIMES, cent fois rebattues. J'ai penſé d'abord, que ces MAXIMES

venoient en droite ligne de l'*Opéra*. Mais en y faiſant plus d'attention, j'ai trouvé, qu'elles ne venoient, que de la *Comédie Italienne*. J'y ai remarqué plus particulierement l'eſprit de certains Couplets, qui ont couru dans le monde, ſous le nom de *Muſette de Rochard* : Muſette très-jolie, qui a eu beaucoup de vogue, il y a neuf ou dix ans, & qui commence par ces vers :

Au bord d'un clair ruiſſeau,
Une jeune Bergere,
Dans ſa courſe légère,
Regardoit couler l'eau, &c.

Il y eſt fort queſtion, que *le tems paſſé n'eſt plus*, que *les Graces ne retournent point ſur leurs pas*, qu'il faut *faire uſage de ſes beaux jours*, qu'il faut *les donner aux Amours*. En un mot le génie d'*Anacréon* fuit bien loin de la nouvelle Ode XV. ; ſes graces y ſont miſes

miſes en pieces ; elles ſont tellement diſperſées, qu'il eſt impoſſible d'y en rencontrer une ſeule. Pour prouver cette aſſertion, il eſt néceſſaire d'entrer dans quelques détails.

(*a*) Pourſuivons, les *Quatrains* ne me couteront gueres,
Si du premier *Tercet*, je puis faire les frais.

(*b*) Aux RICHESSES de CRÉSUS,
Je ne porte point envie.
SES TRÉSORS SONT SUPERFLUS.

Il n'eſt pas queſtion de *Richeſſes* dans l'Original ; mais ſeulement du Rang, ou de la Dignité de Souverain. [illegible] connoît la diſtance infinie, qu'il y a du Rang, ou de la Dignité, aux *Richeſſes* proprement dites. Si le

(*a*) Sonnet anon. ſur la Nature du *Sonnet*.

(*b*) Ode XV. Trad. nouv. ſuivant l'*Année litteraire*, à l'endroit cité.

Poëte parle plus bas des *Richeſſes*, ce n'eſt point de celles de *Créſus*, mais des *Richeſſes* priſes en elles-mêmes, & dans un ſens indéfini.

Il y eſt encore moins queſtion de *Créſus*. Le nouveau Traducteur a ſubſtitué ce Prince, à *Gyges*, Roi de Lydie. Il n'y a pas grand mal, me direz-vous? Il y en a plus, que vous ne penſez : & vous en conviendrez bientôt avec moi.

Anacréon pourroit être comparé individuellement aux perſonnes de Nom, qui tiennent un rang diſtingué dans notre Cour. Il avoit de la Naiſſance; il étoit du Conſeil & des plaiſirs de *Polycrate*, Roi de Samos. On ſçait qu'il a vêcu dans pluſieurs Cours. Il y étoit aimé, recherché, honoré; il étoit donc Courtiſan. On ne peut pas douter, qu'il n'ait été l'homme le plus poli de ſon ſiécle. Joignons à ces qua-

lités le talent de la bonne Poëſie. Eſt-il naturel de penſer, que le plus poli de tous les Courtiſans, que le Poëte le plus délicat, qu'*Anacréon*, en un mot, ait voulu, de propos déliberé & ſans raiſon, inſulter à un Prince, auſſi puiſſant que *Créſus*, dont le Poëte Grec étoit contemporain, & à qui d'ailleurs l'Hiſtoire n'a rien à reprocher? N'eſt-ce pas lui enlever, ſans néceſſité, cette politeſſe, qui le caractériſe, pour le charger d'un ridicule? Seroit-il en effet bien ſéant aujourd'hui à un Courtiſan, qui réuniroit les talens d'*Anacréon*, de nommer, d'une maniere au moins indécente, un Prince actuellement vivant? Ne ſeroit-on pas en droit de l'accuſer, ou de groſſiereté, ou de malice? On ne reconnoît point un Courtiſan à ces traits.

Anacréon a vû toute la magnificence du Regne de *Créſus*; il a vû la

défaite de ce Prince ; (*a*) il a vû le Royaume de Lydie devenir une Province de celui des Medes. Il étoit bien le maître de nommer *Créſus*, s'il l'eût voulu. Il ne l'a point fait : il en mérite des louanges ; & voici mon raiſonnement. Ou l'Ode XV. a été faite pendant la magnificence de ce Prince, ou, depuis ſa chûte. Je ſuppoſe, qu'il y ait nommé *Créſus*. Dans le premier cas, *Anacréon* auroit joué le rôle d'un perſonnage Cynique, d'un homme qui mépriſe les bienſéances, d'un

(*a*) *Créſus* fut détrôné par *Cyrus*, l'An du Monde 3456. *Anacréon*, ſi l'on s'en rapporte au témoignage des Hiſtoriens, étoit alors dans cet âge, où l'on doit avoir acquis toutes ſes qualités perſonnelles. Ce fut en 3468. douze ans après, qu'il fut appellé par *Polycrate* auprès de ſa perſonne. *Hyppar-que* fils de *Piſiſtrate*, qui regna à *Athènes*, depuis l'An du Monde 3475. juſqu'en 3493. envoya à *Anacréon*, une Galere à cinq rangs de rames, pour le faire venir à ſa Cour. Tout le monde ſçait qu'*Anacréon* a vécu 85 ans.

homme conſéquemment ſans principe. Dans le ſecond, celui d'un imbécille ; car pourquoi inſulter à un Prince, qui n'eſt que malheureux ; & dans l'un, comme dans l'autre cas, celui d'un étourdi, ou d'un indiſcret. Eſt-ce à de pareilles couleurs qu'on reconnoît *Anacréon?*

Anacréon, & c'eſt ce que *Belleau & Gacon* ont bien ſenti, n'a voulu parler de la Dignité de Souverain, que dans un ſens abſtrait, & non modifié dans la perſonne de tel ou tel Prince. Le Rang dans *Gygès* n'étoit ſoutenu d'aucun acceſſoire, qui pût en relever les avantages. Ce Souverain de hazard n'étoit aux yeux du Poëte Grec, qu'un Simulachre de Roi, poſé ſur un riche & magnifique Piédeſtal, qui n'auroit pas été deſtiné à le recevoir. C'étoit donc le ſeul *Gygès*, qui pouvoit rendre parfaitement l'idée d'*Anacréon*.

L'Hiſtoire fait mention d'un homme de néant, (*a*) mort depuis environ cent quarante ans, élevé au rang d'Officier, & même de favori de ſon Maître, & qui ne dût le Trône où il monta, qu'au plus atroce de tous les crimes. Quelle juſteſſe de diſcernement, quelle délicateſſe de goût dans le Poëte Grec, d'avoir fait tomber ſon choix ſur un pareil perſonnage, unique de ſon eſpèce, devenu Souverain, & Souverain d'un Royaume, qui probablement ne ſubſiſtoit plus, lorſqu'il a fait l'Ode XV. Aucun Prince contemporain, (il n'y en avoit point, qui poſ-

(*a*) *Gygès* monta ſur le Trône de *Lydie* l'An du Monde 3286. après avoir aſſaſſiné *Candaule* ſon Maître. Il regna trente-huit ans. Il mourut en 3324. Il eut quatre ſucceſſeurs de ſa Maiſon, qui furent *Ardis* ou *Ardiſus* II. *Sadyattès*, *Halyates* II. & *Créſus* détrôné par *Cyrus* l'An du Monde 3456. Les regnes de ces quatre Princes ont donc eu 132 ans de durée.

ſédât le Trône à un titre ſi odieux) ; aucun Prince ſucceſſeur (le Royaume ne ſubſiſtoit plus), aucun Prince, dis-je, ne pouvoit donc ſe formaliſer du *Gygès*, placé là pour déſigner le rang ſuprême. Le Chantre des *Graces* ne fût jamais porté à la Satyre : il auroit dès lors perdu ce titre ſi rare. Les *Graces* prennent néceſſairement la fuite à la vûe de ce Monſtre.

Il étoit donc naturel que le nouveau Traducteur eût plus de reſpect pour ſon Original, & qu'il ne ſe prêtât point ici au ſentiment pédanteſque de la bonne Madame *Dacier*, qui n'a jamais compris comment, ni pourquoi, *Anacréon* avoit pû nommer *Gygès*, mort, comme je l'ai dit, cent quarante ans avant la date de l'Ode XV. Elle s'appuye de l'opinion de *Suidas*, pour dire dans ſa Remarque I. ſur cette Ode, qu'*il vaut mieux croire, que*

par ce Gygès, *il a entendu* Créſus, *qui étoit un des deſcendans de ce Roi.* Mais ni (*a*) *Suidas*, qui pouvoit bien faire un *Dictionnaire Hiſtorique & Géographique, Grec*, utile à de certains égards; ni Madame *Dacier*, qui ſçavoit faire des traductions à ſa maniere, ne peuvent faire des Autorités en matiere de *Goût*. Ainſi on abandonne un Texte précieux pour s'attacher à des Commentateurs ſans mérite; ainſi les erreurs ſe perpétuent; ainſi faute d'une ſorte d'animadverſion, qui dépoſe de la délicateſſe de nos ſentimens, on donne un air benêt & idiot aux plus excellens Originaux. Ce ſont ces bévûes des *Modernes*, qui d'un côté ſont toujours préjudiciables aux *Anciens*, & qui de l'autre trompent l'attente du Public, dans le cas d'une *Annonce*

(*a*) *Suidas* vivoit dans le onzieme ſiécle, ſous le regne d'Alexis Comnene.

fastueuse ; ce sont, dis-je, ces bévûes, qui allumèrent avec tant de raison la bile du célèbre Satyrique, contre cet Auteur si connu, moins par son (*a*) *Siécle de* Louis XIV, qui donna naissance à la querelle, que par son (*b*) *Parallele des Anciens & des Modernes*, où il s'obstina ridiculement à soutenir une mauvaise cause.

Ses trésors sont superflus.

Le Traducteur, qui a été forcé de parler de *Richesses*, pour avoir abandonné le Rang, ou la Dignité, rend ici, assez inutilement, la même idée, sous un autre nom. *Anacréon* ne rend point raison de son mépris pour les

(*a*) Poëme de *Charles Perrault*, dans lequel il osa avancer, que les Modernes l'emportoient sur les Anciens.

(*b*) Autre ouvrage de *Charles Perrault*, pour soutenir son système, & où il montra malgré lui, qu'il n'avoit pas assez de délicatesse pour le soutenir avec avantage.

Richeſſes, il ne le motive point : il ne s'amuſe pas à perdre ainſi le tems. La MAXIME en ſoi eſt fort belle ; mais *Anacréon* n'a point eu intention de débiter des MAXIMES. Il ne parle que de ſon goût particulier ; & dit préciſément, qu'*il ne ſe ſoucie point des Richeſſes*. Au moins le Traducteur devoit-il ſingulariſer le ſentiment du Poëte Grec en cette maniere : *ſes Treſors* ME *ſont ſuperflus* : Autrement on ſera toujours en droit de dire à *Anacréon* :

(*a*) Parlez de vous, Poëte,
C'eſt pouſſer un peu loin votre Muſe indiſcréte.

(*b*) Eh ! qu'AJOUTE, JE VOUS PRIE,
L'OR, au bonheur de la Vie ?

On jugera aiſément, par ce que je

(*a*) *Boileau*, Satyre VIII.
(*b*) Suite de la nouv. Ode XV. ſuivant l'*Année litteraire*.

viens de dire, que cette nouvelle MAXIME eſt encore moins dans le Grec. Toutes ces longueurs, loin de fortifier le ſentiment, l'affoibliſſent. RICHESSES, TRÉSORS; OR : Il faut convenir, que le Traducteur a épuiſé tous les *Sinonymes* poſſibles. Voilà une abondance bien ſtérile! L'Original cependant nous échappe; car l'Auteur, qui veut paroître court, ſaute à-pieds-joints par deſſus d'autres images, qui feroient plus de plaiſir que toutes ces répétitions.

Cette nouvelle & ſeconde MAXIME, qui n'ajoute rien à la précédente, étoit inutile; elle m'a bien l'air d'ailleurs de courir le riſque d'être conteſtée.

> Car L'OR en effet, *quoiqu'on die*,
> *Ajoute* au bonheur de la Vie.

A ce propos, que dites-vous, Madame, de ce, *Je vous prie?* ne ſort-il pas de la même fabrique, d'où *Triſſo-*

tin fit ſortir autrefois le, *Quoiqu'on die*, du ſonnet des *Femmes ſçavantes*?

(*a*) Faites la ſortir, *Quoiqu'on die*,
De votre riche Appartement.

L'un & l'autre ne ſont amenés, que par la diſette de la Rime.

D'où je conclus expreſſément,
En forme & ſans plaiſanterie,
A purger de ce, *je vous prie*,
D'*Anacréon* l'appartement.

(*b*) QUAND LE PUISSANT DIEU BACCHUS,
PRÈS D'UNE AIMABLE CONQUESTE,
DE FLEURS couronne ma tête,
QU'AI-JE A DESIRER DE PLUS?

Il n'y a dans le *Texte* ni *fleurs*, ni *Aimable Conquête*, ni *Puiſſant Dieu* BACCHUS : Ce dernier ne peut donc

(*a*) Acte III. Sc. II.
(*b*) Suite de la nouvelle Ode XV. ſuivant *l'Année littéraire*.

pas

pas couronner le Poëte. Auſſi l'abſence du Dieu fait, qu'il ſe couronne ici lui-même. Ce n'eſt pas dans l'Ode XV. qu'il emploie cette figure, mais dans l'Ode V. &c. Vous jugerez de là, Madame, que nous devons nous attendre à bien des *Couronnemens* de la part du *Puiſſant Dieu* BACCHUS, dès qu'on les commence de ſi bonne heure.

Le Poëte ne ſe couronne point de *fleurs* : ce terme pris génériquement, comme le veut le nouveau Traducteur; mais ſpécialement de *Roſes*. *Anacréon* aimoit cette *fleur*, il le dit formellement dans l'Ode XVIII. Il en a même conſacré les beautés & les agrémens, dans les Odes V. & LVI. Ce goût particulier, qu'*Anacréon* avoit pour la *Roſe*, & qui eſt, dans le Poëte Grec, un caractére diſtinctif, pourquoi le lui ôter ſans raiſon? Eſt-il meſſéant? La *Roſe* depuis *Anacréon*

a-t-elle donc perdu de ſes charmes?

L'Epithete de *puiſſant* donnée à BACCHUS eſt-elle bien placée? Quelle valeur a-t-elle ici dans tel ſens qu'on la prenne? Je m'attacherai d'abord au ſens *figuré*, comme au plus raiſonnable. BACCHUS eſt *puiſſant*, BACCHUS *couronne*, BACCHUS, en couronnant, montre ſa *puiſſance*. Mais *couronner* un homme à talens, un homme d'eſprit & de goût, c'eſt montrer que l'on en a ſoi-même, c'eſt montrer qu'on ſçait en faire uſage; ce ne fut jamais une marque de *puiſſance*; ce terme pris, *obvio ſenſu*. Les Rois, les Princes, les Grands-Hommes, qui ſe ſont plû à *couronner* les talens, n'ont voulu, que récompenſer le mérite; s'ils ont fait honneur à leur goût, ils n'ont eu aucune intention directe de ſignaler leur *puiſſance*. Nos *Aca-*

démies couronnent, sans se piquer de *puissance*. Je passe au sens *propre*. L'Epithete de *puissant* ne peut présenter à l'esprit, que des images maussades, malgré la délicatesse des termes, dont le nouveau Traducteur s'enveloppe. BACCHUS, ne peut être pris, en ce sens, que pour le Vin même. *Puissant*, ne peut donc signifier, que l'yvresse même, ou ses effets; BACCHUS n'est gueres *puissant*, dans un autre sens. Mais l'Epithete de *puissant* tombe d'elle-même. *Anacréon* ne parle point ici d'yvresse: par conséquent la *figure* que présente la nouvelle traduction, ne convient point au Poëte. D'ailleurs, que de dureté dans ce vers: *Quand le Puissant Dieu* BACCHUS! les *Chapelains*, les *Scuderis* du dernier siécle, n'ont-ils pas droit de le réclamer? Il est de leur style, & je serois bien étonnée, si M. F*** & le nouveau Tra-

ducteur lui-même, en avoient été satisfaits. Il faut ouvrir une bouche bien grande, pour le prononcer. Prenez garde sur cela, Madame, d'être trop curieuse; la votre pourroit courir le risque de perdre trop de ses charmes. Il nous suffit de voir tranquillement ce qui suit, cet écueil si dangereux pour les belles bouches. C'est une aimable Conquête. Oh! la jolie chose, qu'une aimable Conquête! Quel dommage, qu'on ne puisse deviner à qui elle appartient? Je la donnerois à BACCHUS, bien plutôt qu'au Poëte; le sens grammatical y conduit naturellement; mais je suis bien piquée contre ce Dieu, de l'avoir si mal choisie. Cette *figure* qui designe une Maîtresse, me paroît bien vieille, bien usée: c'est pour le moins quelque échapée du Cabinet des *Précieuses*: je suis d'avis qu'elle y retourne. De quoi s'avise-t-elle de

vouloir occuper une place dans les Tableaux d'*Anacréon ?* Le Poëte Grec n'a pas plus penſé à l'*aimable Conquête*, qu'à dire ici : *Qu'ai-je à deſirer de plus ?* Vers froid, qui, au fond, ne ſignifie rien, & qui, dans la forme, n'eſt qu'une maniere de parler triviale. La penſée d'ailleurs eſt abſurde en elle-même : elle rabaiſſe, deshonore, avilit *Anacréon*. Il ſçavoit trop bien, qu'une *aimable Conquête* & une Couronne de *fleurs*, fût-elle miſe ſur la tête par le *puiſſant Dieu* BACCHUS, n'étoient pas capables de le ſatisfaire. Pourquoi particulariſer ici les plaiſirs du Poëte, & les borner baſſement à une, ou deux bouteilles, *ſablées*, vis-à-vis *d'une aimable Conquête ?* Car voilà, tout bien apprécié, ce que valent ces quatre beaux vers. Il me ſemble voir *Jerôme* ſe réjouir, à table avec ſa *Fanchonnette*, dans ces

endroits obſcurs des Environs de Paris, deſtinés à l'amuſement & aux plaiſirs de la plus vile populace. Cette belle image n'eſt-elle pas bien digne d'*Anacréon*? (a)

Non, je n'ai vû nulle part tant de mots accumulés qui ſoient auſſi vuides de ſens. Ce ſont cependant ces mêmes mots, qui menent notre Moderne *Ariſtarque* juſqu'à l'entouſiaſme. *Quelle différence de cette verſion*, dit-il, en parlant de celle de *Gacon*, *avec*

(a) Voyez l'Extrait de *Jerôme & Fanchonnette*, Opéra-Comique Pſeudo-galant, (*Année lit.* 1755. To. 1. p. 352.) où *Jérôme* le Batelier, le Héros de la Piece, n'eſt plus *Jerôme*, mais *Anacréon* le Batelier. Faire un *Anacréon* d'un ruſtre, qui ſçait à peine (*Sc.* V.) begayer ſa penſée, quelle bizarrerie! Tel eſt cependant le goût de l'Oracle de notre Littérature. Mais je doute que M. F*** ait obtenu l'attache du *Dieu du Goût*, pour faire ce traveſtiſſement. Louer avec diſcernement, blâmer avec bienſéance; c'eſt ce que M. F. toujours dans les extrêmités, n'a pas ſçû juſqu'aujourd'hui. Il devroit bien l'apprendre,

celle du nouvel (a) *Interprête*. Il avoit dit auparavant de cette même verſion de *Gacon* : » Que cette traduction eſt » *plate*, *Monſieur*, & ſi elle eſt fidéle » quant au texte, qu'elle eſt infidéle » *en graces*, *en délicateſſe*, *en harmo-* » *nie*, *en naturel* ! « Je n'irai pas

(a) Dans le *Code criminel* on donne un *Interprête* à un Coupable, qui n'entend point la Langue Nationale. Les grands Sacrificateurs étoient autrefois les *Interprêtes* de la volonté des Dieux. On *interprête* les choſes en bien, ou en mal. Il y a dans la *Bibliotheque bleue* un *Chapitre* qui a pour titre : l'*Interprétation* des ſonges. M. F*** peut le conſulter ; il pourra ſe perſuader que le mot, *Interprête*, regarde l'eſprit plutôt que la lettre. Je crois qu'il ne ſe dit que de celui, qui explique une choſe difficile à entendre, ou qui eſt encore inconnue. Nous ne ſommes point dans ce cas, à l'égard du Poëte Grec. La qualité d'*Interprête* ne convient donc pas à M. P***, qui n'a rendu ni l'eſprit ni la lettre d'*Anacréon*. Mais on peut dire, que cette expreſſion, placée où elle eſt, convient au ſtile affecté, précieux, ou burleſque, qu'a adopté M. F***.

dire à ſon imitation : Que ce raiſonnement eſt *plat*, *Madame !* ce ſeroit donner dans une affectation de ſtile, qui me déplaît trop. Il me ſuffit de dire, que la nouvelle verſion eſt très-inférieure à celle de *Gacon*, *en graces*, *en délicateſſe*, *en harmonie*, *en naturel*, (puiſqu'il s'agit ici de coudre des mots au bout l'un de l'autre.) J'entends par mots des ſons inutiles, ou déplacés, qui ne peuvent avoir de valeur, au moins raiſonnable, aux yeux des perſonnes ſenſées, & qui ne ſont bons, qu'à jetter de la poudre aux yeux de quiconque a le malheur de ne pouvoir s'élever au-deſſus de la Lettre. Ce que je viens de dire n'eſt pas une preuve, que j'adopte, ni que je veuille préconiſer la verſion de *Gacon* en elle-même ; mais ce que je viens de dire, & ce que j'ai à dire encore,

pourra prouver, qu'il n'y a *ni graces, ni délicateſſe, ni harmonie, ni naturel*, dans la nouvelle Ode XV.

(*a*) Inſenſé, qui s'embarraſſe
D'UN AVENIR INCERTAIN.
Saiſiſſons l'INSTANT QUI PASSE!
EST-ON SÛR DU LENDEMAIN?

Troiſieme, Quatrieme & Cinquieme MAXIMES, toutes iſolées, & où il n'eſt non plus queſtion du ſentiment d'*Anacréon*, que de celui du KHAN de Tartarie. Le *Quatrain* ſeroit très-beau, ſi la penſée du quatrieme vers, ajoutoit à celle du ſecond. *Un Lendemain, qui n'eſt pas ſûr*, ne vaut pas plus qu'*un Avenir incertain*, ſur-tout lorſque cet *Avenir incertain* eſt mis en oppoſition avec l'*Inſtant qui paſſe*. Sans cette répétition, qui amortit la

(*a*) Suite de la nouv. Ode XV. ſuivant l'*Année littéraire*.

penſée de l'Original, il mériteroit ſans doute d'être mis dans une Bordure, & pourroit faire pendant à celui-ci du *Grand Rouſſeau :*

(*a*) Le moment paſſé n'eſt plus rien,
L'Avenir peut ne jamais être :
Le Préſent eſt l'unique bien,
Dont l'homme ſoit vraiment le maître.

Et à tant d'autres répandus par tout. Je ſuis généreuſe ; j'y joins encore le Duo des Vieillards de *Théſée*, (*b*) & tout ce que le Lecteur peut avoir trouvé dans les Auteurs, qui ont parlé du ſujet dont il eſt ici queſtion. Mais que le *Quatrain* ſoit une fois dans la Bordure, je défie les plus grands Connoiſſeurs de ſoupçonner, qu'il ait jamais pû appartenir à *Anacréon*, & *Anacréon* lui-même n'ira pas le réclamer.

(*a*) Stances contre les *Ambitieux*.
(*b*) Acte II. Sc. VII.

(*a*) Vous à qui LA PARQUE ENCORE
DAIGNE FILER DE BEAUX JOURS,
CONSACREZ-LES AUX AMOURS.
Trop tôt l'HEURE, QU'ON IGNORE,
En VIENDRA TROUBLER LE COURS,

Sixieme, ſeptieme & derniere MAXIMES, enfin.

Ne trouvez-vous pas, Madame, un air de deuil affreux, répandu dans ces cinq derniers vers? Les Amours auſſi-bien que les Beaux Jours ne viennent-ils pas ici au milieu d'un cortége bien lugubre? Hélas! les pauvres enfans, ne ſe ſont jamais trouvés depuis la *Pompe Funebre de Voiture*, en ſi triſte Compagnie! Mais encore leur étoit-il permis de rire à ces Funérailles. (*b*). » Ces petits fripons, qui penſoient

(*a*) Suite & fin de la nouv. Ode XV, ſuivant l'*Année litteraire*.

(*b*) Oeuvres de *Sarrazin*, pag. 259. Ed. de Paris 1658.

» duper le monde avec leurs larmes
» feintes, dès qu'ils croyoient n'être
» point apperçus, badinoient avec les
» choſes qu'ils portoient. L'un faiſoit
» des grimaces devant le miroir; l'au-
» tre ſe bridoit de la (*a*) bigotere; l'au-
» tre tiroit les poils des ſourcils de ſes
» compagnons avec les pincettes. Il y
» en avoit même un qui s'enfarinoit
» de la poudre, & un autre qui ſe fai-
» ſoit des lunettes de la peinture dont,
» dans les derniers tems, *Voiture* ra-
» jeuniſſoit ſes cheveux & ſa barbe. «
Ici au contraire les Amours, les Beaux-jours, ont des ſurveillans de tout tems impitoyables. Que va-t-il leur arriver? Que je les plains! Ils ſont bien

(*a*) Sorte de petite bande large d'un bon doigt, & longue d'environ demi-aune; qui ſervoit à tenir, pendant la nuit, la mouſtache en état. Ce terme eſt purement Eſpagnol. *Sarrazin* eſt peut-être le ſeul, qui s'en ſoit ſervi, en écrivant.

foibles,

foibles, contre la *Parque encore*, qui *daigne filer*, & contre l'*Heure qu'on ignore*, qui *viendra troubler le cours*. La belle marche Théatrale! Ces images ſont faites pour notre ſiécle: il ne manque plus à l'attirail,

(*a*) Qu'un luminaire, un drap des morts.

Et je me fâche bien ſérieuſement contre cette maudite *Parque*, qui ne fait que *daigner*. Quiconque *daigne* eſt bien près de *dédaigner*. » Allons, allons, » Madame *la Parque*, lui dirois-je » volontiers, ne jouez point ici la pa- » reſſeuſe, filez-moi de bonne grace, » ou je vous.....« Mais d'un autre côté, l'*Heure qu'on ignore*, & qui *viendra troubler le* cours, me fait..... évanouir!... Vite, un flacon..... Ah! je reſpire!...» O *Anacréon*.... » Eſt-ce bien vous!... Depuis quand

(*a*) *La Fontaine*. Liv. III. Fabl. VII.

„ êtes-vous fait pour jouer de pareils
„ tours à un ſexe que vous avez tant
„ aimé, dont vous avez ſçû ſi bien
„ relever les avantages!.... Ne ſe-
„ riez-vous donc plus le Poëte des
„ plaiſirs!..... Mais..... comme
„ vous voilà fait! où eſt donc votre
„ Génie? Qu'avez-vous fait de votre
„ Caractere? Où ſont donc vos Gra-
„ ces grecques? Vous voilà tout tel,
„ qu'un Petit-Maître! Quel degingan-
„ dage! Fuyez..... Vous allez, com-
„ me cette engeance, donner des va-
„ peurs à toutes nos Dames..... Que
„ je léve un peu votre *Maſque*, O
„ *Anacréon*..... Mais quelle agréa-
„ ble ſurpriſe!..... Vous avez con-
„ ſervé toutes vos couleurs! Il ſemble
„ même qu'elles viennent de repren-
„ dre un nouveau luſtre!..... Con-
„ ſolez-vous, O *Anacréon*: Vous n'ê-
„ tes pas encore méconnoiſſable. Al-

„ lez, quoiqu'on faſſe contre vous,
„ vous ſerez toujours le Poëte des
„ Plaiſirs, de l'Amour & des Graces;
„ & je vous vengerai, ſi je puis, de
„ tous ces outrages.

Vous ne trouverez en lui, Madame, ni *les Amours*, ni *les Beaux Jours*, ni *la Parque encore*, qui *daigne filer*, ni l'*Heure qu'on ignore*, qui *viendra troubler le cours*. Il eſt bien loin dans l'Ode XV. & dans toute autre, de toutes ces images dont on s'obſtine à lui faire préſent : il les rejette, comme indignes de lui, & encore plus toutes les longueurs, qui les accompagnent.

Peut-on, me repliquerez-vous, faire ſi peu de cas des Graces naturelles du Poëte Grec? Peut-on ſe jouer ainſi de ſon Texte? Non, aſſurément, Madame; mais cela ne laiſſe pas d'être. Sur quoi donc, pourſuivez-vous, notre Moderne *Ariſtarque*, a-t-il pû fon-

der les louanges, qu'il donne au *nouvel Anacréon?* Je ne répondrai point directement à cette queſtion, qui devient trop délicate. Je me bornerai au ſentiment d'admiration, que fait naître ici la bonté de ſon cœur. Il a trop de goût & trop de connoiſſances naturelles & acquiſes, pour n'avoir pas ſenti tous les défauts de la nouvelle Ode XV. dont les moindres ſont ſans contredit l'infidélité & la foibleſſe. Et quand je ne ſerois pas moi-même dans la plus intime perſuaſion des talens littéraires de M. F***, il faudroit bien que je baiſſaſſe pavillon là-deſſus, après le témoignage qu'il ſe rend lui-même ſur cet article. (*a*) *Quant aux écrits purement littéraires, je me crois en état d'en bien juger; & ce n'eſt pas beaucoup dire.*

(*a*) *Année litteraire* 1755. Tom. IV, page 29.

(a) *Faut-il un diſcernement bien fin pour voir*, qu'*Anacréon* eſt défiguré

(a) *Faut-il un diſcernement bien fin, pour voir*, que M. F*** juge mal des ouvrages purement littéraires; & qu'au lieu de s'attacher à en bien juger, il s'amuſe à remplir ſes *Feuilles* de petits Tableaux meſquins & de mauvais goût? A propos de quoi rendre publiques les Lettres Miſſives de M. L. D. M? Il n'y a dans ce procedé ni nobleſſe ni philoſophie. On n'y voit au contraire que beaucoup de foibleſſe & une grande diſette de jugement. Si tous les Journaliſtes par une vengeance enfantine, vouloient publier les Lettres des Auteurs, bleſſés dans leur amour propre, par la critique juſte ou injuſte, qu'ils peuvent faire de leurs productions, que deviendroit aux yeux du Public éclairé le mérite des Ouvrages périodiques? Bientôt il n'y trouveroit qu'une Hiſtoire mauſſade, & dès lors mépriſable, de démêlés obſcurs, entre le Critique & les Auteurs maltraités. Quoi! eſt-il donc permis à M. F*** de tout oſer à tort & à travers? N'eſt-il pas ridicule qu'il n'ait pas pû avaler une petite *couleuvre* privée & domeſtique, lui qui en fait avaler de ſi groſſes, de ſi étranges & d'une maniere ſi inconſiderée? N'eſt-il pas juſte qu'il ſente le *poids du joug*, qu'il impoſe ſi durement, ſi cruellement aux autres? D'après ces réflexions, ne peut-on pas dire très-publiquement, que l'on

d'un bout à l'autre, dans la nouvelle Ode XV ? On n'y reconnoît en effet ni

ne conçoit pas quelles raiſons ont pû porter M. F*** à rendre publique la premiere Lettre de M. L. D. M. Ils euſſent ſans doute mieux fait, celui-ci de ne la point écrire, & celui-là de ne la point relever. Mais la premiere une fois publiée, & la ſeconde étant une ſuite, ou plutôt l'effet de la publicité de la premiere ; il faut rendre juſtice : M. F. a été ſans doute fondé à publier la ſeconde. Il y étoit queſtion de menaces aſſez ſérieuſes. Il eſt bon dans de pareilles circonſtances de prendre de certaines précautions. Il falloit un ſauf-conduit à M. F.

» Grand & ſublime effort d'une imagina-
» tive,
» Qui ne le cede en rien à perſonne qui
» vive.

Publions la menace, dit-il, *c'eſt le vrai moyen de nous ſouſtraire à ſon effet.* Le moyen a réuſſi ; nous n'avons point appris qu'il *lui ſoit* arrivé aucun accident fâcheux. Il y a donc eu dans la publication de la ſeconde Lettre, & du jugement & de la prudence. Mais n'eût-il pas été à ſouhaiter pour l'Auteur périodique, que, bleſſé lui-même dans ſon amour propre par la premiere, il eût eu aſſez de force ſur lui, pour ne pas ſe mettre dans le cas de faire

ſon ton, ni ſon air, ni ſes façons de parler, ni ſa maniere de ſaiſir & de

uſage aux yeux du Public de cette nouvelle eſpece de prudence.

Il ne falloit pas un diſcernement bien fin pour prévoir, que M. L. D. M. ſe voyant imprimé contre ſon gré, n'en reſteroit pas là; que M. F*** ſeroit enfin forcé à faire l'Apologie d'une démarche hazardée, & que par la tournure de cette Apologie, autant que par la futilité de l'intérêt, qui devoit néceſſairement y regner, il courroit le riſque d'ennuyer le Public dans dix mortelles pages? Sçavons-nous où vont nous mener ſon aſſommant Extrait de *Rouſſeau*, & ſes &c. multipliés ſans raiſon? Que doit-on penſer du commentaire de M. F. ſur cette Lettre?

Son obſtination à ne vouloir pas reconnoître la juſteſſe de la Remarque de M. L. D. M. ſur les *Turcs* des Dixieme & Onzieme Siécles, nommés à tort *Ottomans* par M. F. n'eſt-elle pas ridicule? On peut bien dire ſur cet article, *que la forme du Chapeau du* Docteur *Pancrace* retombe ſur le *Surintendant des Muſes Françoiſes*, & qu'il lui ſied à merveille:

Incautè narras, *mutato nomine, de te.*

Si un Auteur qualifioit du Titre de *Ducs*, comme je l'ai vû arriver, les Souverains de *Savoye*, prédéceſſeurs d'AMÉ VIII. ou de

préſenter les objets. Au lieu d'un ſentiment vif, gai, dégagé, philoſophi-

Rois de Sardaigne, ceux de VICTOR AMÉDÉE II. M. F. n'auroit-il pas raiſon de relever cette bévûe ? Que devroit faire alors un Auteur judicieux ? Paſſer condamnation & ſe réformer. Mais M. F. eſt au-deſſus de ces ſortes de voyes, qui ſont trop dépendantes des opérations naturelles à un jugement ſain & bien monté. Il aime mieux par *la forme du Chapeau du* Docteur *Pancrace*, qu'il fait venir ici à ſa propre honte, & par la comparaiſon hors de place, des noms de *Francs* & de *François*, ſoutenir qu'il ne s'eſt pas trompé. Il auroit dû s'appercevoir, que le ſecond de ces mots dérive grammaticalement de l'autre ; qu'ils viennent également du Latin *Francus*, & que nos Auteurs ſe ſervent indifféremment de l'un & de l'autre. M. F. ne dira pas que les mots *Turcs* & *Ottomans* viennent originairement d'une même ſource. La parité qu'il donne ici eſt donc peu judicieuſe, & bien digne de riſée dans un Sçavant de l'ordre de M. F***? On ſçait que les *Turcs* n'ont été qualifiés d'*Ottomans*, que depuis 1299. tems auquel ils ont paſſé ſous la domination d'*Ottoman*, Chef de la *Maiſon Ottomane*. Je paſſe à d'autres objets.

Que veut dire cette réſiſtance à une nouvelle Obſervation de M. L. D. M. au ſujet des deux jugemens contradictoires de M. F.

que, en un mot des plus aimable ; je ne vois dans cette piece, qu'un Mora-

ſur l'*Eſſai* du P. *Laugier* ? N'a-t-on pas lieu de préſumer qu'une *petite* haine contre *Ducheſne* entre pour quelque choſe dans cette contradiction ? En peut-on douter, après qu'on a lû cette *ſortie* déplacée, qu'il fait (Tom. III. de l'*Année littér.* 1755. p. 217.) contre le commerce de ce *Libraire* ? Ce commerce eſt-il donc un objet digne de la haute Littérature de M. F* * ? Tableau des plus meſquin, au bas duquel on peut écrire ce que *Virgile* a dit de la haine impuiſſante & par là ridicule de l'implacable JUNON :

Manet altâ mente repoſtum
Judicium Paridis, ſpretæque injuria formæ.

La foudre qui devoit m'écraſer (dit l'Auteur de l'*Année littér.* pag. 17. du Tom. IV.) *eſt partie ; mais admirez mon bonheur ! Au lieu de tomber ſur moi, elle eſt tombée ſur les Quais.* Il y a en effet beaucoup de ſujets d'admiration dans ces trois lignes ! la *Foudre*, le bonheur, les Quais : tout cela eſt très-amuſant & très-admirable ! Je remarque en général, que M. F. eſt fort amoureux du mot : *Foudre*. C'eſt ſans doute parce qu'il eſt perſuadé qu'il en a une. On le lui a tant dit : M. D. L. P. lui crioit en 1751. (*Obſ.* T. I. p. 150.) du ton le plus haut qu'il ait jamais pû prendre, & comme ſi la choſe eût été vraie :

liſeur impitoyable, qui ne me fait grace ſur rien; qu'un babillard, qui

(*a*) » Prends ta Foudre F*** & viens réduire en cendre
» De dangereux écrits,
» Qui voudroient nous ôter la gloire de prétendre
» Au rang des bons eſprits.

Quand je vois tant de *Foudres*, employées ſi mal-à-propos, j'ai lieu de croire, que cette *teinture de mauvais goût*, dont parle M. F. (*Année littér.* Tom. IV. pag. 20.) eſt déja

(*a*) » Sur ce propos, d'un Conte il me ſouvient;
» Je ne dis rien, que je n'appuye
» De quelque exemple.

C'eſt l'admirable *La Fontaine* qui parle, (Liv. III. fab. VII. Vous allez encore l'entendre. (Liv. XI. fab. V. p. 316. Edit. de Prault. 1745.) Il n'en faut pas perdre un mot.

» L'Amour propre..... fait qu'au degré ſuprême,
» On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moyen
» De s'élever auſſi ſoi-même.
» De tout ce que deſſus j'argumente très-bien,
» Qu'ici bas maint talent n'eſt que pure grimace,
» Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
» Mieux ſçu des *ignorans* que des *gens de ſavoir*.
» L'autre jour ſuivoient à la trace
» Deux Anes, qui prenant tour-à-tour l'encenſoir,
» Se louoient tour-à-tour, comme c'eſt la maniere.

s'appeſantit ſur tous les objets qui ſe préſentent à ſon eſprit; qui mécon-

tombée ſur lui; mais naturellement & ſans qu'aucune *maladie, ou quelque étrange révolution dans ſon eſprit, la lui ait donnée.* J'admire ſur-tout (ibid. pag. 26.) *la deſcente du*

» J'oüis que l'un des deux, diſoit à ſon Confrere:
» SEIGNEUR, trouvez-vous pas bien injuſte, bien
» ſot
» L'homme cet animal ſi parfait? Il profane
» Notre auguſte nom, traitant d'Ane
» Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot,
- - - - - - - - - - - - - - - -
» Il traite notre rire & nos diſcours de braire.
» Les humains ſont plaiſans de vouloir exceler
» Par deſſus nous; non, non, c'eſt à vous de parler,
» A leurs Orateurs de ſe taire.
» - - - - - Mais laiſſons là ces gens,
» Vous m'entendez, je vous entens.
» Il ſuffit; & quant aux merveilles
» Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
» Philomele eſt, au prix, novice dans cet art;
» Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre Baudet repart:
» SEIGNEUR, j'admire en vous des qualités pareilles.
» Ces Anes, non contens de s'être ainſi gratés,
» S'en allerent dans les Cités
» L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
» En priſant ſes pareils une fort bonne affaire,
» Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur lui.
» J'en connois beaucoup aujourd'hui,
» Non, parmi les Baudets. - - - - - -
» J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, & je penſe,
» Que *le Public* gardera le ſecret.
» *Qu'il accepte toujours ce* trait,
» Qui lui *fait* voir entre autre choſe,

noiſſant lui-même le ſentiment, ne peut eſpérer de le faire connoître aux

Pont-Neuf, l'égoût & le fameux *Louis le Proux, Marchand Epicier Droguiſte, rue des Marmouzets.* Oh! les *Marmouzets* viennent très-à-propos à mon ſecours, pour donner un nouveau coup de pinceau aux *Tableaux meſquins.* M. F. eſt admirable, il ſuffit à tout.

Faut-il avoir un diſcernement bien fin pour voir, que M. F. donne dans ſes *Feuilles* l'Hiſtoire des ſaillies de ſon eſprit, des penchans de ſon cœur, plutôt que le Tableau de ſon jugement ou de ſon profond Sçavoir? L'Eſprit néanmoins n'eſt ſouvent qu'un vagabond, le Cœur qu'un aveugle : le jugement ſeroit ſans doute plus de miſe dans un Ouvrage périodique, tel que pourroit être l'*Année littéraire.*

Que votre ame & vos mœurs, peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

C'eſt le conſeil d'un Grand Maître. Pour le

» L'Amour propre donnant du ridicule aux gens.
» L'injuſte aura ſon tour, il y faut plus de tems.

J'ajoute : *& plus de place ;* car je ne peux pas tout dire ici.

» Mais Toi, *contre-un Critique* abuſant d'un faux titre,
Lecteur, daigne applaudir à ce premier Chapitre ;
» Viens d'un regard heureux animer mon projet,
» Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.

autres.

autres. Ce ne ſont que MAXIMES enfilées, qui courent l'une après l'autre:

ſuivre, il faut être libre, ſçavoir maîtriſer en ſoi-même l'Eſprit de la ſatyre, bien loin de s'y laiſſer emporter. C'eſt cet Eſprit qui ſemble s'être emparé de toutes ſes facultés ſpirituelles, qui fait faire à notre Ariſtarque bévûes ſur bévûes. Qui eſt-ce qui a appris à M. F. qu'il y eut le moindre rapport entre les *Fermes Générales* & les Offices de *Receveurs Généraux des Finances*. A propos de ces Officiers, dont un Auteur fait l'éloge à juſte titre au ſujet des qualités d'un bon Comptable, M. F. (To. III. de l'*Année lit.* 1755. pag. 315.) va ſe heurter contre un *Interêt dans les Fermes*. Si notre Critique eut conſulté le dernier garçon de caiſſe, il auroit appris que les *Receveurs Généraux* ſont des Officiers créés pour recevoir les impoſitions des différentes Généralités du Royaume, chacun en droit ſoi: impoſitions dont ils comptent chaque année à livres, ſols & deniers, au lieu que les *Fermiers Généraux* ſont une Compagnie, qui au moyen d'une ſomme fixée par un Bail qui dure ordinairement ſix années, perçoivent tant qu'il dure, des droits établis par Edits, Déclarations & Arrêts, ſur telles ou telles denrées, ſur tels ou tels objets de commerce; Droits dont le produit hauſſe & baiſſe, au profit ou à la perte des preneurs du bail, ſuivant le plus ou le moins d'abondance

il a la manie des *Diſtiques* & des *Qua-*

de ces denrées, ſuivant le plus ou le moins d'étendue du commerce de ces mêmes denrées, &c. &c. Tout le monde ſçait cela, excepté l'Auteur de l'*Année littér.* A ces reproches M. F, répond, qu'il n'eſt point Encyclopediſte. On le voit bien, il n'apprend rien de nouveau. Mais ſi on ne doit jamais parler de matieres, qu'on n'entend pas, à plus forte raiſon, ſi l'on ſe mêle d'en parler, comme les Aveugles des couleurs, doit-on être retenu ſur la Satyre. M. F. y penſe-t-il, lorſqu'il prend (*An. lit.* T. IV. p. 19. la place de l'*Aretin*, aux riſques de donner celle de CHARLES-QUINT à M. L. D. M? O aveuglement! O funeſte préſent de l'Eſprit de la Satyre! Ne pas s'appercevoir qu'on ſe charge d'un rôle odieux! La réputation de l'*Aretin* peut-elle donc faire envie à M. F. S'il a crû que l'on ne s'appercevroit pas de cette mépriſe, il a abuſé de l'opinion où il eſt de la *Bonhommie* du Public. (Opinion qu'il a tant de fois prouvée par les *écarts* qu'il s'eſt permis) Mais le Public le renvoye ſur ces *écarts* aux Dogmes littéraires du *Grand Rouſſeau*, répandus dans l'*Epitre* au P. *Brumoy*, Liv. II. Ep. II. & à l'Hiſtoire qui les ſuit, de la chûte ſi bien méritée du Noble Vénitien, monté à tort ſur un Cheval Danois, ſans avoir connu juſqu'alors, Chevaux, Académie, Bride ni Eperon. Je crains, oui je crains que ce

trains, c'eſt un nouveau *Pybrac* : Ce ſont :

(*a*) Les Doctes Tablettes
Du Conſeiller *Mathieu*, ouvrage de valeur,
Et plein de beaux *Dictons* à réciter par cœur.

Nulle tranſition, nul enchaînement, nulle invention, nulle diſpoſition. Je

(*a*) Mol. Cocu im. Sc. I.

malheureux Eſprit de Satyre ne réduiſe enfin *M. le Surintendant des Muſes Françoiſes* aux ſimples fonctions de *Portier*. On ſçait combien il entre de caprices dans la tête de cette ſorte de gens, à combien de bévûes ils ſont ſujets, par ignorance, par obſtination, peut-être par une impuiſſance abſolue de mieux faire : ce qui, tout étourdis qu'ils ſont, nous porte encore à les plaindre : bien *moins dignes de courroux que de riſée :*

» A ſes excès quiconque s'abandonne,
» Doit par punition
» Subir en ſes écrits, ou bien en ſa perſonne
» La loi du Talion.

Telle eſt l'inſtruction que donnoit à M. F. en 1751. M. L. D. L. P. (*Obſerv.* T. I. p. 151.) M. F. auroit-il dû la perdre de vûe ?

ſuis tentée ici de faire revivre un terme du *Néologiſme*, jadis proſcrit par le ſçavant Abbé *Desfontaines*, & de dire qu'on trouve dans la nouvelle Ode XV. une DELIAISON *de penſées & de ſtile, qui déplait à l'eſprit, le fatigue & l'ennuye.* Il y a ſi peu de Logique dans cette piece, qu'on peut la couper en cinq, ſix, huit ou dix parties, les jetter, ſi l'on veut, dans un ſac, les en retirer au hazard, mettre le milieu à la fin, la fin au commencement, le commencement au milieu, l'Ode prétendue rendra toujours le même ſens; la propoſition deviendra la conſéquence, & la conſéquence la propoſition: quelle commodité! C'eſt ſans doute quelque nouvel Art, qui commence à ſe développer; (car que de nouveautés ne voit on pas éclore tous les jours) en tout cas, ſi ç'en eſt un, ce n'eſt pas celui du Poëte Grec.

Il n'y a de plus, aucun interêt : cinq vers décousus sur les *Richesses* de *Crésus*, dont nous n'avons que faire, & qui ne peuvent devenir la perspective de personne ; quatre sur un Tête-à-tête obscur, avec *une aimable Conquête*, qui n'en vaut pas la peine ; autant sur un *Avenir incertain*, & sur un *Lendemain qui n'est pas sûr* ; cinq pour une nouvelle Capilotade de *Parque*, d'*Amours*, de *Beaux-jours* & d'*Heure qu'on ignore, qui viendra troubler le cours*, rempliſſent la nouvelle Ode. Rien de tout cela, je le répéte, n'appartient à *Anacréon*.

Quoi, depuis deux ſiécles, (*a*) que nous poſſédons *Anacréon*, il n'aura eſſuyé en France que de pitoyables

(*a*) La premiere Edition du Texte d'*Anacreon*, faite en France, eſt de 1554. Nous la devons aux ſoins d'*Henry Etienne*, ce célébre Imprimeur, qui a tant mérité des Lettres. Il y joignit quelques Odes du Poëte Grec traduites en vers Latins.

aventures, & on lui en préparera encore de nouvelles? Il faut avouer que ſon ſort eſt bien malheureux!

A peine arrivé d'Italie, à peine le Texte grec paroit-il, que tout le monde s'en empare. *Henry Etienne* lui-même fait un choix d'*Anacréon*, qu'il traduit en vers Latins. En vain y conſerve-t-il le *Rythme* grec, il ne réuſſit que foiblement. *Elias Andreas* donne l'année ſuivante (1555) une nouvelle verſion entiere d'*Anacréon* auſſi en vers Latins; mais bien au-deſſous de celle d'*Henry Etienne*, ſoit du côté du ſtile, ſoit du côté des images qu'il employe. Tout ſe reſſent de la rudeſſe de l'eſprit de ces Traducteurs, qui ont ſouvent fait dire au Poëte Grec des choſes auſquelles celui-ci n'a jamais penſé. S'ils étoient ſçavans, ils avoient peu de délicateſſe; ſans cette qualité, néanmoins, ce ſera toujours en vain que

'on ſe flatera de traduire *Anacréon* avec quelque ſuccès. Cependant *Henry Etienne* & *Elias Andreas*, avec tous leurs défauts, ſont devenus le *Prototype* de nos Traducteurs Modernes.

Belleau, qui avoit une connoiſſance profonde de la Langue Grecque, mépriſa ces verſions Latines : il traduiſit d'après l'Original. Auſſi ſes images ſont-elles riantes : l'air, le ton d'*Anacréon* s'y rencontrent preſque par tout : il eſt aſſez fidéle, & c'eſt peut-être celui de tous nos Traducteurs, qui a le mieux réuſſi. On ne peut s'empêcher de le plaindre d'être venu dans un tems où la Langue Françoiſe, (ſi l'on conſidere ce qu'elle eſt devenue depuis) étoit encore dans une eſpece d'enfance : elle n'avoit que très-peu de régles certaines. On l'abandonnoit donc pour ſe livrer à l'étude des Langues Grecque & Latine, qui avoient

plus de fixité. De là tant de tours grecs & latins, qui ſe gliſſerent dans les Ecrits françois du ſiécle dont je parle, à proportion du plus ou du moins de vanité des Auteurs, qui par ce mélange barbare, croyoient donner au public une plus haute opinion de leur *ſuffiſance*. Le bon goût, cet Etre qui n'a preſque plus de conſiſtance, au moins dans la Littérature, parce que chaque Auteur veut l'aſſujettir à ſa maniere de penſer & d'écrire particuliere; le bon goût, dis-je, bannit dans la ſuite ces expreſſions & ces tours gothiques.

Si *Ronſard*, qui étoit à la tête de la *Cabale grecque*, s'eſt exercé avec ſuccès ſur *Anacréon*, comme je l'ai dit dans ma lettre à M. P. D. M. il ne s'eſt piqué, que de la qualité d'Imitateur: il s'eſt mis ſans façon, à la place du Poëte Grec. C'eſt *Ronſard* qui chante

ſes plaiſirs, ou ſes goûts particuliers, qui donne un nouveau luſtre à la *Roſe*, qui reçoit l'*Amour mouillé*; c'eſt lui qui ſe fait couronner par BACCHUS, ou qui ſe couronne lui-même, &c. &c. Nous avons eu depuis nombre d'Imitateurs d'*Anacréon*, qui ſans s'en être vantés, ſe ſont parés des plumes du Poëte Grec.

Les *Dacier*, les *Longepierre*, les *la Foſſe* ſont venus, & ont fait plus mal que ceux qui les avoient précédé. Pour *Gacon* je n'ai rien à en dire: ſelon M. F. il a plus reſpecté le texte d'*Anacréon*.

Enfin on ſe reprend aujourd'hui de goût pour le Poëte grec: c'eſt pour la quatrieme fois. Un nouveau Texte imprimé avec autant de ſoin que d'élégance, réveille l'attention de nos habiles; on nous annonce de nouveaux Eſſais avec tout le faſte litterai-

re poſſible : tout doit donc répondre à cette Etiquete. On rend juſtice avec plaiſir, à une premiere Ode, qui, à de certains égards, a beaucoup de brillant : pourquoi nous en donner une ſeconde où le Poëte grec ne paroît que ſous le titre ignoble de Plagiaire ? il n'y a rien de neuf. On n'y trouve, comme dans nos traductions modernes d'*Anacréon*, que des lieux communs, des *Maximes* cent fois rebattues, ou de fades ſentimens d'Opéra. Tout y roule ſur des mots paraſites, qui par l'abus qu'on en a fait, ne préſentent à l'eſprit aucune image diſtinctive, ou plutôt qui ne ſignifient & ne caractériſent plus rien.

Je vois avec peine, je l'avoue, que dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, on n'ait pas pû ſe perſuader encore, que l'Art de traduire *Anacréon*, ne conſiſte que dans celui de ſçavoir

ſaiſir la délicateſſe des nuances qu'il a employées dans ſon tableau. Qu'on vienne à les méconnoître une fois; que pour remplir une Ode, on ſoit obligé de ſe replier ſur ſoi-même &, comme l'a fait M. P*** dans l'Ode XV. de puiſer dans ſes propres idées: je l'annonce à tout Traducteur, il vaut mieux qu'il laiſſe là l'Ouvrage, que de continuer à ſe caſſer la tête, il ne fera rien qui vaille. C'eſt là que l'on doit, avant toutes choſes, ſe ſouvenir plus particulierement du précepte d'*Horace:*

(*a*) Sumite Materiam veſtris, qui ſcribitis æquam
Viribus, & verſate diu, quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri, &c.

Il ne s'agit donc pas de laiſſer courir çà & là ſon imagination.

Je ſçais qu'on ſe ſauve de ces écarts,

(*a*) Horat. de Art. Poet.

en disant, qu'*Anacréon*, traduit d'une maniere simple, ne seroit pas du goût de notre siécle : erreur. On ne fait que couvrir par là son défaut d'habileté. Tous nos Traducteurs modernes ne se sont-ils pas vanté de s'être prêté au goût de leur tems, d'avoir mis en considération la prétendue délicatesse de leur siécle ? Tout cela, mauvaise ruse. Qu'en est-il arrivé ? Le siécle s'est vengé de cette prétendue complaisance : Ainsi sont tombés, tombent chaque jour & tomberont tous Auteurs, qui par ce beau compliment fait au public, voudront couvrir leur insuffisance, ou surprendre son suffrage. Le public est plus éclairé que la plûpart des Auteurs ne le pensent.

Que celui-là seroit content, si ceux-ci vouloient se persuader, que tout ce qui est nouveau peut être mauvais ; mais que tout ce qui est mauvais, ne peut

jamais

jamais avoir à ſes yeux les graces de la Nouveauté ! Que l'exemple corrige. Tous nos Célébres ; des *Corneille*, des *Boileau*, des *Racine*, des *Moliere*, des *Rouſſeau*, des *Monteſquieu*, ont-ils tatonné le goût de leur ſiécle ? Ils n'ont réuſſi au contraire, qu'en renverſant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage. Le Public leur a ſçu gré de la violence qu'ils lui ont faite. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas ce que dit *Menage* à *Chapelain*, en ſortant de la Comédie des *Précieuſes* ? » Nous approuvions toutes les ſottiſes, » qui viennent d'être critiquées ſi fi- » nement, & avec tant de bon ſens ; » mais croyez-moi, il nous faudra » *brûler ce que nous avons adoré*, & » *adorer ce que nous avons brûlé*. « Etoit-ce *Menage* tout ſeul, qui parloit ainſi ? Non. C'étoit tout le Public avec lui : » Courage, *Moliere*, lui

» crioit-on du Parterre, voilà la *Bonne* » *ne Comédie.*

Si donc *Anacréon* depuis deux siécles eſt encore à traduire en notre Langue, pour avoir toujours été traduit au prétendu goût du Siécle, oſons le montrer en François avec les mêmes couleurs, qui ont charmé toute la Grèce, & perſuadons-nous enfin, que ce qui a enchanté tout le Monde ſçavant depuis vingt-trois ſiécles, eſt fait pour être du goût d'une Nation, à qui toutes les autres le cédent en fait de délicateſſe. Que l'on ne m'objecte pas le Génie de l'une & de l'autre Langue: tout redevient Or dans la nôtre, comme dans toute autre, ſous une main habile. Tant de morceaux traduits ſupérieurement de la Langue grecque, & que l'on trouve épars dans nos Auteurs du premier Ordre, ne ſont-ils pas une preuve du peu de ſolidité de

l'objection ? Je ne citerai ici que l'Ode de *Sapho* dans *Deſpréaux*.

Il eſt tems, Madame, que je vous faſſe connoître le Texte grec. Je vous prie de vous rappeller mes principes ſur la traduction d'*Anacréon*, répandus dans ma Lettre à M. P. D. M. & dans celle-ci : je les ai ſuivis. Je vous donne la mienne, telle qu'elle s'eſt préſentée ſous ma plume. Quelque extrême, que puiſſe être la différence de ma verſion à (*a*) celle de M. P. elle

(*a*) Je crois que pour faciliter la comparaiſon de l'une & de l'autre, il eſt néceſſaire de rappeller ici de ſuite la traduction nouvelle de l'Ode XV. par M. P. Je lui céderai toujours avec plaiſir la premiere place, perſuadée de la diſtance infinie qu'il y a du *Poëte* au ſimple *Proſateur*. Je n'oſe hazarder ici le terme de *Proſatrice*.

ODE XV. *Par M. P.*

Aux richeſſes de Créſus
Je ne porte point envie ;
Ses tréſors ſont ſuperflus.

TAYLOR INST. OXFORD

ne vous ſurprendra pas après tout ce que je viens de dire.

ODE XV.

Le Souci d'Anacréon.

Ou, ſuivant le Grec : *De lui-même.*

» Non, je ne me ſoucie, ni de Gygès
» Roi de Sardes, ni *de l'air important*

Eh ! qu'ajoute, je vous prie,
L'or au bonheur de la vie ?
Quand le puiſſant Dieu Bacchus,
Près d'une aimable Conquête,
De fleurs couronne ma tête,
Qu'ai-je à deſirer de plus ?
Inſenſé qui s'embarraſſe
D'un Avenir incertain.
Saiſiſſons l'inſtant qui paſſe :
Eſt-on sûr du lendemain ?
Vous à qui la Parque encore
Daigne filer de beaux jours,
Conſacrez-les aux Amours :
Trop tôt l'heure qu'on ignore
En viendra troubler le cours.

que donne la poſſeſſion des Richeſſes : le » faſte des Cours n'a rien que de puéril à » mes yeux.

» Je ne me ſoucie de rien, ſi ce n'eſt » de parfumer ma tête, de me couronner » de Roſes, & de jouir du jour qui me » luit, ſans ſouci du lendemain.

» Puis donc que tu en as le loiſir, bois, » joue, réjouis-toi, ſacrifie au Dieu de la » treille.

» Aſſez-tôt la Maladie vient nous ſur- » prendre & nous dire : Partons, vous » avez aſſez vêcu.

Si M. P*** a ſaiſi le prétendu goût, que de prétendus Beaux-Eſprits donnent à notre Siécle ! je conviens de bonne foi, que j'en ſuis très-éloignée. Si la nouvelle Ode XV. de M. P. eſt une verſion d'*Anacréon*, celle-ci n'en eſt point une : il n'y a aucun rapport entre elles. Mais ſi les couleurs que j'ai rendues, appartiennent à *Anacréon*, celles de l'Ode XV. de M. P.

ſont étrangeres au Poëte Grec.

Si je ne parle point des Graces naturelles d'*Anacréon*, ce n'eſt pas que je ſois de l'avis d'un Auteur, qui a avancé, (*a*) qu'*elles ſembloient ne pouvoir être détachées de leur expreſſion.* Ne s'agit-il donc que de l'expreſſion dans le Poëte Grec? N'eſt-il qu'un *Agenceur* de mots? N'eſt-il pas au contraire tout ſentiment? Les Graces d'*Anacréon* n'ont point été rendues juſqu'ici en françois, donc elles ne peuvent l'être: il n'y a point de raiſonnement moins conſéquent que celui-là.

Je vous avoue naturellement, Madame, que je garde une ſorte d'averſion pour ces Eſprits, qui bornés dans leur ſphere étroite, ne jugent de tout, que ſur le Modele qu'ils trouvent en eux-

(*a*) Recueil des Poëtes François depuis *Villon* juſqu'à *Benſerade*. Vie de *Belleau*, Edit. de 1752, Tom. I. p. 308.

mêmes : ce ſont les plus mauvais Juges, que l'on puiſſe conſulter, en fait de poſſibilités. A leur jugement *Anacréon* eſt intraduiſible : M. P*** ne doit point s'arrêter à cette déciſion. Qu'il écoute, qu'il conſulte la Nature, qu'il s'attache davantage à ſon Texte ; qu'il vole de ſes propres aîles, ſans perdre de vues celles de ſon Original : qu'il ne s'aviſe pas ſur-tout de chercher des ſecours dans aucun des Traducteurs qui l'ont précedé ; il s'ouvrira des routes inconnues, & égalera à coup ſûr, le galant, le poli, le charmant *Anacréon*. Si l'Eſprit a beſoin dans ſa marche, de régles qui ſçachent l'aſſujettir, il n'en eſt pas de même du Génie, il aime la liberté. Il n'y a d'autre guide à prendre dans la traduction du Poëte grec, que le Poëte grec lui-même, & ſon unique modele : la belle Nature. M. P. a ſi bien commenté,

que je m'imagine que c'eſt à lui qu'eſt réſervée particulierement l'expreſſion des *Graces d'Anacréon.*

Mais pour m'aſſurer d'autant plus de ſes ſuccès, dans une traduction tant de de fois entrepriſe & tant de fois manquée, je lui adreſſerois volontiers ces paroles du célébre *Rouſſeau.*

(a) » Si donc Phebus, ſes échecs vous
» adjuge,
» Pour bien juger, conſultez tout bon
» Juge;
» Pour bien jouer, hantez les bons
» joueurs,
» Sur-tout craignez le poiſon des
» LOUEURS.

Tel eſt mon ſentiment ſur la nouvelle Ode XV. tels ſont les moyens que je conſeillerois de mettre en uſage, pour parvenir enfin à une bonne Traduction d'*Anacréon.*

(a) Ep. III. Liv. 1.

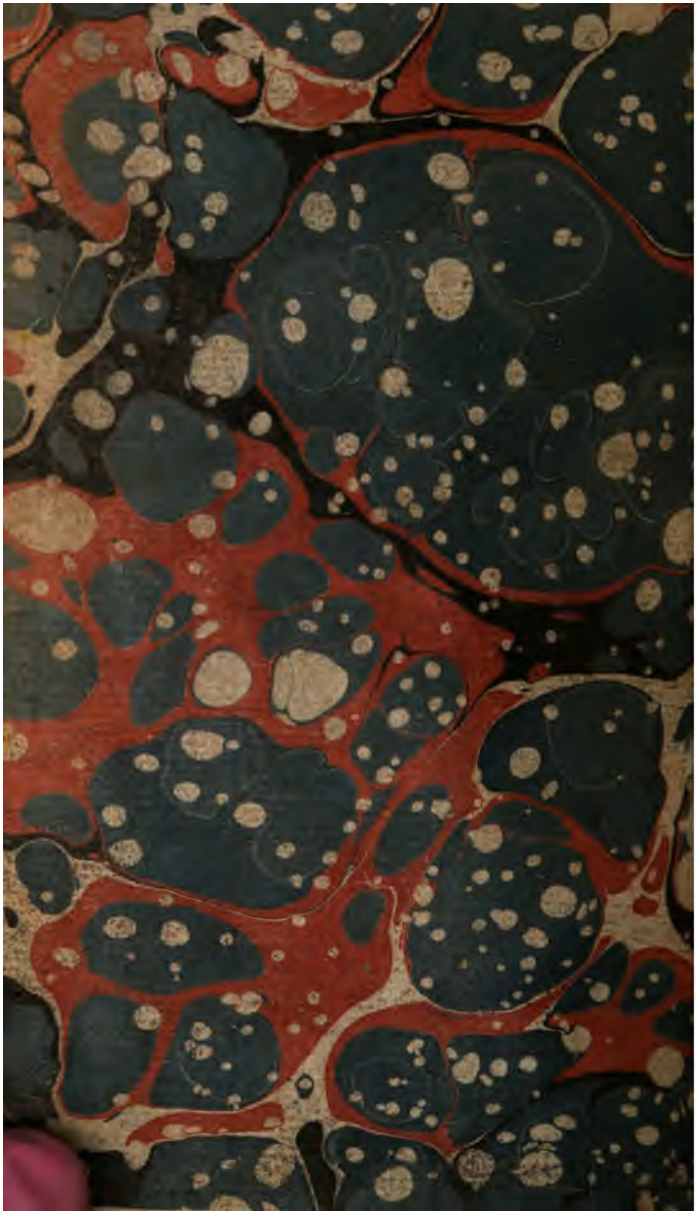
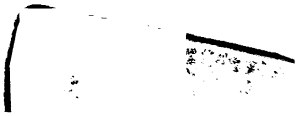
Lorſque vous parlez, Madame, ce ſont les Graces qui commandent : l'inclination que l'on a à vous obéir eſt ſi flateuſe, que je me garderai bien de vous ſupplier de me ſçavoir quelque gré de mes efforts. Je me borne donc à vous aſſurer que je ſuis avec tout le dévoüement imaginable,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

* * * * *

(*a*) Pieridum ſi fortè lepos, auſtera canentes,
Deficit : eloquio victi, re vincimus ipsâ.

(*a*) Anti-Lucret. lib. 1. v. 78. & 79.

60614998